

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

POÉSIE DE LA SCIENCE

I

UNE NUIT DANS LES CHAMPS.

La nuit est claire, le ciel étoilé. L'air tranquille dépose la rosée en mille gouttelettes sur l'herbe des prés. A peine un léger frisson de la terre refroidie passe-t-il par intervalles dans la cime des bois dont la noire silhouette se découpe confusément sur le bleu sombre du ciel.

Debout, appuyé sur sa houlette, drapé dans son manteau de grosse laine, que fera le berger durant ses longues heures de veille nocturne? — Ses moutons, groupés sur la bruyère, dorment autour de lui; son chien, assis à ses pieds, dresse l'oreille au moindre bruit qui traverse les genêts, mais garde la même attitude paisible. Le hameau là-bas a éteint ses lumières; la vallée sommeille sous son rideau de transparente obscurité; nulle voix humaine n'est à portée de répondre à la sienne; il est seul!

Ses yeux se plongent dans les profondeurs de l'espace. L'homme est-il donc seul, en effet, entouré des splendeurs de la création dont il fait partie? Là — merveilleux spectacle! — mille feux scin-

tillent, allumés par une main inconnue, & envoient à la terre leurs lointaines clartés. Ce n'est pas la première fois qu'il les contemple. Déjà, quand, tout enfant, il commençait dans les champs sa vie de jeune pastoureau, il aimait à les voir monter l'un après l'autre à l'orient; décrire d'une marche uniforme, dans un ordre invariable, de grands arcs au-dessus de sa tête & aller successivement s'éteindre dans les brumes de l'occident : les uns éternellement attachés en apparence au même point du ciel; les autres y promenant leur lumière en des points différents. — Il les connaît, il converse avec tous; ce sont les compagnons fidèles de sa solitude. Que lui disent-ils? Bien des choses! Demandez au village : ce que les autres ignorent, le vieux berger le sait toujours.

Une teinte plus lumineuse argente le bord de la colline. L'azur s'éclaircit, les étoiles pâlisent. La lune se montre à travers le noir branchage des sapins, comme un blanc & curieux visage de femme entre les mèches éparses de sa longue chevelure.

Naguère elle dessinait, resplendissant dans les hauteurs du ciel, son disque plein & entier; mais déjà le contour circulaire en est altéré. Bientôt toute une moitié restera invisible, & chacun de ses retours, de plus en plus tardifs, l'échancrera davantage. Astre capricieux qui varie incessamment de grandeur & d'aspect, jusqu'à ce qu'il disparaisse tout à fait, pour reparaitre quelques jours après

sous sa forme première & recommencer la même série de changements.

Lève-toi, laboureur, lève-toi ! tous les astres de la nuit s'effacent. Une clarté nouvelle, progressive, immense, envahit l'étendue. Plus vive & plus dorée à l'Orient, elle annonce le point d'où va jaillir la source de la lumière diurne : le soleil ! Il est encore sous l'horizon, mais déjà ses rayons, infléchis par l'atmosphère terrestre, y transfusent les teintes de l'aurore.

Le laboureur reprend le chemin des champs. L'œil tourné vers ce point brillant, il attend le soleil, comme le spectateur devant la scène encore vide où va paraître le grand acteur qui doit y amener le mouvement & l'intérêt. Le voilà, le voilà ! c'est lui, c'est le soleil. Avec la lumière, il apporte la chaleur ; avec la chaleur la vie ; avec la vie les peines & les récompenses du travail.

Lui non plus, le grand astre, n'apparaît pas toujours à la même heure ; lui non plus ne décrit pas toujours dans le ciel, à la même hauteur, des arcs toujours égaux. Le laboureur le voit aujourd'hui monter derrière ce vieux hêtre qui domine la plaine. Il le verra graduellement s'en écarter pour y revenir graduellement, & dans l'intervalle, les moissons mûries seront tombées sous la faux.

Comme la poésie, l'astronomie est née dans les champs. L'homme des villes ne l'eût pas inventée. Il regarde la fange qui est à ses pieds, non le ciel qui est au-dessus de sa tête. Comme la poésie, elle a eu pour origine cet éveil mystérieux de l'âme devant les magnificences de l'univers, cette communication pure de la pensée humaine avec les œuvres de la pensée infinie : la contemplation !

Dès les temps primitifs, sous le ciel limpide de l'Orient, dans les nuits brûlantes de l'Arabie ou de la Chaldée, les peuples pasteurs ont contemplé cette voûte splendide des cieux, tendue, dit le Psalmiste, *comme un pavillon*, pour abriter la terre. Saisis d'un mouvement d'enthousiasme & de religieuse terreur, en présence des prodiges de grandeur & de puissance qu'elle leur faisait entrevoir, ils sont tombés à genoux & ont adoré.

Mais leur intelligence trop faible n'a pu maintenir son vol, comme celle du poète sacré, au niveau de la vérité éternelle. Leur adoration, égarée en route, s'est arrêtée à l'œuvre au lieu de remonter jusqu'à l'ouvrier. A ces grands corps qui semblaient se mouvoir d'eux-mêmes dans l'espace, ils ont attribué la vie & la volonté. Ils leur ont prêté une âme divine. C'est à eux qu'ils ont adressé leurs hommages. C'est d'eux qu'ils ont conjuré la colère ou réclamé les bienfaits.

Le *Sabéisme* ou culte des astres est l'une des plus antiques idolâtries de la terre.

II

LES PREMIERS OBSERVATOIRES.

A la contemplation succède l'observation.

Sur les bords de l'Euphrate, non loin de cette

plaine de Sennaar d'où jadis le trop plein des générations humaines s'épancha, dit-on, en migrations successives vers l'Occident, s'élève la reine de l'Asie, la superbe Babylone. Une tour, au centre de son plus fameux temple, en domine d'une hauteur prodigieuse toutes les magnificences. Reste antique peut-être de la gigantesque Babel, ce monument de l'orgueil humain sert désormais d'observatoire à la science qui devrait, mieux que toute autre, lui faire sentir son néant & son absurdité.

De là, les Chaldéens, prêtres & astronomes, étudient le ciel. L'un d'eux, sentinelle attentive, y veille sans cesse pour qu'aucun mouvement de l'armée brillante des astres n'échappe à leur investigation.

Ils n'ont aucun de ces instruments ingénieux & précis qui garnissent nos modernes observatoires, pour suppléer à la faiblesse de nos sens, pour en étendre & perfectionner l'usage. L'œil de l'homme, d'une construction si admirable, mais d'une portée si courte & souvent si trompeuse, est le seul dont ils puissent disposer.

Toutefois n'affirmons rien. Enfant des siècles passés, le siècle présent sait-il ce qui s'est perdu en route de la fortune de ses pères ? Dans les fouilles récentes de Ninive, — sœur & rivale de Babylone, — parmi les révélations de la vie antique que l'autopsie de ce grand cadavre a livrées au scalpel des archéologues, un fragment de cristal de roche, taillé en forme de lentille convergente, donne beaucoup à penser. Peut-être n'est-ce qu'un débris des parures qu'égalait quelque vaniteuse fille de la cité pécheresse ; peut-être aussi faut-il y voir celui d'une lunette antérieure d'au moins deux mille ans à la lunette de Galilée.

Quoi qu'il en soit, le regard du prêtre de Bélus portait son ambition beaucoup plus loin que celui des astronomes de nos jours ; il prétendait percer le voile de l'avenir & saisir les rapports qui liaient, suivant la croyance vulgaire, au cours des astres le cours des destinées humaines.

Avaient-ils foi eux-mêmes dans leur science sur ce point ? On l'ignore ; mais le public, qui leur attribuait d'ailleurs la connaissance de toutes les choses cachées, n'avait garde d'en douter.

Astrologues & devins, les Chaldéens jouissaient à ce titre d'une grande importance dans l'État.

Cette importance, il est vrai, était quelquefois compensée par d'assez graves inconvénients. L'histoire est là pour l'attester.

Un matin, nous dit-elle, le plus fameux des rois de Babylone, le grand Nabuchodonosor, s'éveille, l'œil hagard, le front chargé de nuages orageux. — Maître superbe de l'Asie, qu'avez-vous ? que manque-t-il à votre gloire ou à vos désirs ? Vous avez fait trembler l'Égypte au bord de son vieux Nil ; vous avez soumis Jérusalem la sainte au tribut. De quel prince ou de quel peuple la puissance offusque-t-elle la vôtre ?

Telle est la question que chacun formule tout

bas, mais que nul, dans sa cour consternée, n'ose lui adresser.

Il mande devant lui les sages de la Chaldée & entame avec eux un court & terrible dialogue :

LE ROI.

Cette nuit, quelque chose m'est apparu en songe, mais, dans le trouble de mon esprit, je ne puis me rappeler ce que j'ai vu.

LES CHALDÉENS.

O roi! vis éternellement! Dis à tes serviteurs quel était ce songe, & nous t'en donnerons l'interprétation.

LE ROI.

Le souvenir m'en est échappé. C'est à vous de m'en dire le sujet & la signification. Si vous ne le faites, vous périrez, & vos maisons seront livrées à l'encan. Faites-le, au contraire, & je vous comblerai de présents & d'honneurs.

LES CHALDÉENS.

Que le roi raconte à ses serviteurs ce qu'il a rêvé & nous lui en donnerons l'interprétation.

LE ROI.

Je vois que vous voulez gagner du temps, sachant que mon rêve m'est sorti de la mémoire; mais dites-moi quelle était cette vision, ou vous serez tous enveloppés dans une même sentence.

LES CHALDÉENS.

Il n'est homme sur la terre, ô roi! qui puisse t'obéir en ceci, il n'est si grand & si absolu monarque même qui puisse demander chose pareille à aucun devin, Mage ou Chaldéen. Dire ce que tu veux savoir est au-dessus de nos forces. Nul ne saurait l'indiquer au roi, si ce n'est les dieux, avec qui les hommes n'ont point de commerce.

Cette dernière réplique semble indiquer, dans ceux qui la font, des hommes sensés plutôt que de méprisables charlatans; mais elle leur coûte cher.

« Le roi furieux, dit le récit biblique d'où cette » scène est tirée (1), ordonna, dans sa colère, de » faire périr tous les savants de Babylone, &, la » sentence rendue, tous les savants furent mis à » mort. »

Malgré de tels accidents, qui, d'ailleurs, étaient rares, l'art de la divination demeura en honneur à Babylone, & l'astrologie, qui en formait la branche la plus élevée, toujours favorisée par la sottise humaine, continua de prospérer dans le monde. Deux mille ans plus tard, le grand astronome suédois, Ticho-Brahé, prêtait son aide en personne à l'empereur Rodolphe II, pour lire dans les astres les destinées de la Maison d'Autriche, tandis qu'à Paris même, Catherine de Médicis, perchée au sommet de cette colonne que l'on voit encore debout aujourd'hui près de la halle au blé, sur l'emplacement de son hôtel, interrogeait de son côté

les étoiles pour les rendre complices des forfaits de sa politique.

La Chine & l'Inde possédaient aussi, de très-ancienne date, des notions astronomiques; mais ces deux grandes contrées étant restées sans influence sur la civilisation occidentale, la science de l'antique Orient se personnifie pour nous dans les Chaldéens.

Néanmoins l'Égypte, regardée chez les anciens comme la terre savante par excellence, lutte de réputation sur ce point avec eux. Là aussi, la science est un trésor sacré, confié au sacerdoce. Elle s'y enveloppe, aux yeux profanes, dans la même voile qui couvre les mystères de la religion & n'en sort que pour un petit nombre d'heureux initiés.

Mais un temps vient où la terre des Pharaons, rajeunie par la conquête, joue dans l'histoire des connaissances humaines un rôle plus authentique & plus fécond.

III

TRAVAIL ET PROGRÈS.

Alexandrie est fondée. Les Grecs, maîtres désormais de l'Orient, héritent des germes de science dont il est dépositaire & font fructifier l'héritage.

Un magnifique sanctuaire, consacré aux progrès de l'esprit humain, s'élève par les soins des premiers rois *Lagides*. C'est le *Museon*. Qui dira tous les trésors renfermés dans ses murailles? Ici, la Bibliothèque sans pareille dans le monde; là, les salles destinées aux réunions des savants & des lettrés; plus loin, celles qui leur sont attribuées pour demeure. Délivrés par une royale munificence des soucis de l'existence matérielle, ils peuvent se donner tout entiers aux occupations de la vie intellectuelle. La science, tardive & dernière gloire de la Grèce, est le besoin & la passion du temps. Ceux mêmes qui portent encore le nom de poètes, — & n'ont, hélas! de poète que le nom, — lui demandent le sujet de leurs maigres inspirations.

Quel est ce vieillard à la grave & mélancolique figure, qui erre comme un pâle fantôme dans les vastes sales du *Museon*? Quatre-vingts ans pèsent sur sa tête, mais le fardeau d'une incurable douleur y pèse encore plus. Sa main cherche à tâtons ces murs connus, les volumes de cette immense bibliothèque, dont le troisième des Ptolémées lui avait remis la garde sacrée; ces tables où il s'asseyait pour noter les résultats de ses veilles laborieuses; ces *armilles*, cercles ingénieux disposés par lui pour mesurer & représenter les divers mouvements des astres. Salut à Eratosthènes, ses yeux éteints ne les voient plus, ses mains bientôt ne les toucheront plus. La visite qu'il vient de leur faire est un dernier adieu. Privé de la vue, ce

(1) Le livre de Daniel.

sens précieux qui, au dire de Platon, n'a été donné à l'homme que pour contempler ici-bas les splendeurs du ciel & l'ordre admirable de l'univers, il va rentrer chez lui, & là, immobile, la tête enveloppée dans son manteau, refusant toute nourriture, il attendra que la mort vienne glacer son cœur & son cerveau comme elle a déjà glacé son regard.

Un siècle s'est écoulé. Quel est cet autre savant, penché sur un manuscrit qu'il parcourt assidûment & le style à la main? Il vient de quitter l'observatoire d'où son œil, puissant comme celui de l'aigle, a sondé les cieux & compté, le premier, les étoiles. Les brises embaumées de l'île des Roses (1) font vaciller sa lampe infatigable, & caressent mollement son front où siège le génie. Qui le croirait? ce manuscrit, objet d'un examen si attentif est l'œuvre d'un simple versificateur. Au siècle précédent, Aratus de Soles a décrit plutôt que chanté les *Phénomènes célestes*. Ses vers arides, que, plus tard, traduiraient, dans la langue des maîtres du monde : Cicéron, le fameux orateur, & après lui, le jeune César Germanicus, aujourd'hui, Hipparque, la lumière & l'orgueil de l'école d'Alexandrie, les étudie & les commente; & de ses nombreux & savants ouvrages, ce *commentaire* parviendra seul à la postérité; le reste périra englouti dans le naufrage des temps.

Mais le fruit des travaux d'Hipparque ne sera pas perdu, & le peu qu'on en possède servira d'extrait de naissance à la véritable astronomie.

Enjambons encore quelques siècles.

L'Orient est tombé sous la loi de Mahomet. L'incendie a dévoré le *Museon*. Les restes précieux de la grande bibliothèque ont, six mois durant, chauffé les bains d'Alexandrie. Mais bientôt les conquérants arabes recueillent eux-mêmes les débris de la civilisation qu'ils ont détruite. L'astronomie refleurit aux lieux où jadis elle eut son premier berceau, Bagdad remplace Babylone. Dans toute l'étendue du monde musulman des observatoires se dressent, à Cordoue comme à Baekh, au Caire comme dans Alamut; ce nid de vautours où le vieux de la montagne enivre de fanatisme & de *hatschish* ses sicaire dévoués.

Les invasions subséquentes qui roulent sur l'Asie n'y tarissent pas entièrement cette nouvelle sève de la science. L'astronomie compte parmi les petits-fils même de Tehenguiz-Khan & de Timour, des princes qui la restaurent & la cultivent.

Mais l'Occident s'éveille à son tour. Le seizième siècle éclôt & avec lui l'astronomie moderne.

IV

L'OPINION DE MATHURIN.

Le soleil, foyer de lumière, de chaleur & de vie pour les corps célestes qui se meuvent dans sa

(1) Rhodes. C'était là qu'Hipparque avait établi son observatoire.

sphère d'attraction, forme, avec l'ensemble de ces corps, ce qu'on nomme le *système solaire*.

Deux forces toujours agissantes président au jeu de ce système.

La *gravitation*, force centrale qui attire les planètes vers le soleil.

La zone de *projection tangentielle* qui tend à les pousser indéfiniment en ligne droite.

Du balancement de ces deux forces résultent le mouvement des planètes & la forme de leurs orbites.

Outre ce mouvement de translation autour du soleil, les planètes accomplissent un mouvement simultané de rotation autour de leur axe, qui produit pour elles, & pour notre terre en particulier, l'alternation du jour & de la nuit.

Quoi de plus simple, quoi de plus compréhensible? Est-il quelqu'un qui ne sache cela aujourd'hui? Est-il quelqu'un qui s'avise seulement d'en douter?

Il ne faudrait pas jurer que non.

Supposons, au fond d'une campagne éloignée, un ami des lumières nouant conversation avec le premier paysan qu'il rencontre en chemin.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Bonsoir, père Mathurin. Eh bien! la journée a-t-elle été bonne? Vos dernières charretées de foin sont-elles toutes rentrées?

MATHURIN.

Non fait, m'sieur; & l'pire e d'tout, c'est que d'main nous aurons enco d' l'eau.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Comment devinez-vous cela, Mathurin?

MATHURIN.

Dam! n'y a qu'à voir l' soleil comme i' s' couche là-bas. C'est tout rouge & tout jaune.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Les campagnards sont meilleurs prophètes sur ce point qu'aucun membre de l'Académie des sciences. Mais, Mathurin, vous regardez donc quelquefois le ciel.

MATHURIN.

Pardienne, oui! & j' savons toujou' ben l' temps qu'il doit faire, allez!

L'AMI DES LUMIÈRES.

Eh bien! puisque vous regardez le ciel, dites-moi, que pensez-vous de l'admirable spectacle qu'il nous présente; de cet ordre, de cette régularité qui règne dans la marche des corps célestes? Mathurin ouvre la bouche & ne comprend pas.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Oui, que pensez-vous, par exemple, de ce soleil qui, chaque matin, vous ramène le jour, de la lune & des étoiles qui brillent à leur tour dans l'éternité & dissipent les ténèbres de la nuit?

MATHURIN.

Ma foi, est-ce que j' savons, moi? l' s' leviont

d'un côté & s' couchient d' l'autre. V'la tout. P' tet ben qu' les messieurs de la ville n'ont jamais vu ça ?

Mathurin rit.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Peut-être. Mais, dites-moi; ce soleil, comment est-il gros à votre avis, père Mathurin ?

MATHURIN.

Dam! comme une bonne citrouille jaune, me semble.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Fort bien. Et la lune de même, apparemment; & les étoiles comme les grandes marguerites qui croissent dans vos blés. Et la terre ?

MATHURIN.

Ah! pour ça, m'sieur, j'crois qu'on aurait queuq' peine à en trouver l' bout. T'nez, vous savez ben l' vieux père Jean? il a été prisonnier des *Russiens* dans le temps des grandes guerres. Ces brigands-là l'ont emmené jusqu'au fond d' leur satané pays, tout parmi les neiges & les glaçons, comme qui dirait à pu de six cents lieues d'ici. I's alliont, i's alliont toujou, e pu i's alliont, pu ça s'allongeait, & c'était toujou la même chose.

L'AMI DES LUMIÈRES.

Fort bien encore. La terre est sans bornes, à ce que j'entends. Et ce ciel qui est au-dessus de nos têtes, c'est sans doute un grand plafond peint en bleu, auquel tous ces beaux luminaires sont accrochés, comme la lampe que j'ai apportée à mon-sieur le curé l'est à la voûte de son église.

MATHURIN.

Bêh, oui!

L'AMI DES LUMIÈRES.

Et tout cela se meut, tout cela tourne autour de nous, le jour & la nuit, comme la roue de votre chariot autour de son essieu.

MATHURIN.

Bêh, oui!

L'AMI DES LUMIÈRES, *se laissant aller à son enthousiasme.*

Détrompez-vous, père Mathurin. Ce ciel, aperçu à travers l'atmosphère de la terre comme à travers un voile azuré, c'est la sombre immensité peuplée par la multitude des mondes innombrables. Ce soleil, gros comme une citrouille, c'est une énorme masse dont nous sommes séparés par des millions & des millions de lieues. Cette terre sans limites c'est un pauvre petit grain de sable, imperceptible & perdu dans l'espace; comment pourrait-elle être le pivot de l'univers ?

MATHURIN, *la bouche ouverte.*

Hein ?

L'AMI DES LUMIÈRES, *impatiente.*

Je vous dis, père Mathurin, que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre en vingt-quatre heures, ni autour d'elle encore d'une autre manière en un an, que c'est la terre qui tourne.

MATHURIN, *riant.*

Ah ben! en v'la une lourde! la terre qui tourne à présent, & comment qu' nous ferions pour tenir sur nos pattes donc? Allons, m'sieur, n' croyez-vous pas qu'à mon âge j'allions prendre, comme dit l'autre, des vessies pour des lanternes? On voit ce qu'on voit, pardiennel!

L'AMI DES LUMIÈRES.

Oui, Mathurin; mais ce qu'on voit n'est pas toujours ce qui est.

MATHURIN.

Fait' excuse, m'sieu, i' s' fait tard, faut qu' j'aille manger la soupe.

Le paysan s'éloigne avec un haussement d'épaules & un sourire goguenard sur les lèvres.

« C' farceu de bourgeois! »

L'opinion de Mathurin a été jusqu'au seizième siècle celle, non-seulement du vulgaire, mais, sauf quelque variantes, des philosophes & des raisonn-neurs.

V

UN CONTRADICTEUR DE MATHURIN.

Une exception pourtant se présente.

Dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, un grand génie grec avait osé remettre chaque chose à sa place : le soleil au centre de tout le mouvement planétaire & la terre au rang des planètes.

C'était bien; mais quelle loi obligeait les planètes à tourner ainsi autour du soleil ?

Pythagore n'avait à son service ni la *force centrale* ni la *force tangentielle*; il se tirait d'affaire à l'aide d'une explication ingénieuse, assaisonnée d'un grain de poésie qui n'y gâtait rien.

L'harmonie de l'univers, comme l'harmonie musicale, reposait sur le rapport des intervalles & des nombres. Attachés chacun à une sphère spéciale, les sept astres alors connus dans notre monde planétaire, y compris la lune & le soleil, formaient les notes d'une sorte de gamme diatonique, dont les divers sons se combinaient entre eux en vertu de cette grande loi. Au delà, roulait la sphère étoilée, complétant le système sidéral.

Toute cette musique des sphères, tout cet ensemble d'immenses accords composait un concert dont rien ne peut rendre la magnificence infinie.

D'où vient donc que les oreilles humaines ne l'entendaient pas ?

Patience, on n'est pas philosophe sans avoir réponse à tout. La faiblesse de nos organes nous privait d'entendre la symphonie céleste; & mieux valait qu'il en fût ainsi, car, si les hommes avaient pu en saisir les sons, cette harmonie les eût tellement charmés, que, pour l'écouter, ils

eussent abandonné toute autre occupation. On comprend les effets désastreux qui en fussent résultés pour l'état de leurs affaires publiques & privées.

C'est ainsi, du moins, que, longtemps après Pythagore, ceux qui suivaient sa doctrine sur ce point défendaient l'hypothèse des lois harmoniques du monde. Hypothèse attrayante d'ailleurs, & qui, heureusement pour elle, s'appliquait aussi bien au mouvement du ciel autour de la terre qu'au mouvement de la terre & des planètes autour du soleil. Quant à cette dernière opinion, Pythagore se gardait bien de l'enseigner ouvertement. Il ne la communiquait qu'à un petit nombre d'adeptes choisis. A peine, par la suite, deux ou trois philosophes de son école laissèrent-ils percer quelque chose de leurs idées sur le mouvement de la terre, & mal leur en prit. Celui-là fut persécuté sous un prétexte quelconque; celui-ci fut accusé de troubler par un tel sens dessus dessous le repos des dieux mânes; si bien qu'il fallut se résoudre à laisser notre globe en paix dans son immobilité, en attendant que Copernic & Galilée vinssent de nouveau l'en arracher.

Une cosmographie beaucoup plus conforme à celle de Mathurin était adoptée par les disciples d'une autre secte, fort contraire en tout aux Pythagoriciens.

La terre, disaient-ils, est une étendue plate, bornée circulairement par les flots, d'où le soleil sort le matin à l'Orient, frais & reposé par le bain nocturne qu'il vient de prendre, & où il se replonge du côté opposé après avoir terminé sa course quotidienne. Chaque soir, on entend le frémissement de l'eau qui entre en ébullition, au moment où les feux solaires descendent dans l'O-

céan. — La preuve, on en conviendra, était convaincante & n'admettait point de réplique.

Il va sans dire que la lune & tous les autres astres suivaient, dans leur marche, l'exemple du soleil, si ce n'est qu'ils faisaient du matin le soir & du soir le matin.

Ne croyez pas que les philosophes qui débitaient ceci fussent gens obscurs & peu autorisés. Ce n'était rien moins que les Épicuriens.

La plupart des autres écoles, il faut le dire, admettaient & démontraient la forme sphérique de la terre. Un calcul d'Ératosthènes en avait même déterminé la circonférence d'une manière très-approchée de la vérité. Mais tous en rejetaient le double mouvement, que le grand Hipparque même considérait comme une vieille idée, indigne qu'on s'y arrêtât un instant.

Ainsi la science apposait son cachet sur les opinions du vulgaire, comme longtemps auparavant la poésie y avait apposé le sien, en nous montrant le blond Phœbus monté sur son char éblouissant, & traîné à travers les cieux par des coursiers à l'haleine enflammée, depuis les portes de l'Orient que lui ouvrait l'Aurore aux doigts de roses.

Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Les rêveries de la science, lourdes & doctorales, sont tombées au fond de l'abîme des temps; les fictions légères de la poésie ont surnagé, laissant une trace impérissable dans les arts, &, par là, dans le souvenir des hommes. APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LE NID D'HIRONDELLES

PAR ÉTIENNE MARCEL

Ce volume plaira beaucoup, surtout à ceux qui n'ont pas lu les précédents ouvrages du même auteur. Il a la même grâce; le même style caressant, mais il roule sur une idée familière à l'écrivain & qu'il a déjà présentée sous bien des formes. Cette idée, c'est qu'en mariage il vaut mieux rechercher

une fille pauvre qu'une fille riche, & qu'à la pauvreté s'allient d'ordinaire les plus exquis qualités de l'esprit & du cœur. J'estime la pauvreté, & Bossuet, dans son admirable sermon : *De la dignité des pauvres dans l'Église*, a expliqué & commenté la doctrine évangélique, de manière à la faire pénétrer dans toutes les intelligences, mais, remarquons-le, c'est la pauvreté évangélique, c'est-à-dire volontaire ou volontairement acceptée, qui seule est grande & digne des regards du ciel, & la pauvreté des héroïnes de roman n'entraîne pas

nécessairement à sa suite toutes les vertus & tous les charmes. Il peut en être ainsi, il peut en être autrement, ainsi que la pratique de la vie le démontre chaque jour

Ce thème favori de l'auteur lui a fourni une douce & jolie nouvelle. Sa pauvre fille, Marthe, est charmante; on en veut un peu à monsieur Edme de ses irrésolutions & l'on applaudit lorsque, du haut de son balcon, voyant à la fois la petite cousine Marthe qui se prépare à quitter la maison où elle a été élevée, & les hirondelles qui, aux approches de l'hiver, se préparent à quitter le nid qui les a bercées, il se décide à dire à Marthe :

« Restez! soyez la maîtresse de cette maison & la femme de votre compagnon d'enfance. Ce que l'hirondelle va chercher au loin, vous le trouvez ici. »

Le dénouement est joli & bien amené. Une deuxième nouvelle, *Lucien*, écrite d'un ton plus ferme & plus accentué, termine avantageusement ce volume (1).

ESQUISSE DE L'ÉDUCATION PREMIÈRE

ou

CONSEILS AUX JEUNES MÈRES

Sur la santé, la morale, la religion

PAR MADAME MARIE LANGERON (2).

Une mère offre aux mères les conseils de son expérience, mûrie par la réflexion & qu'on pourrait

(1). Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. Un joli volume : 2 francs.

(2) Un joli volume, prix : 1 franc. A Dijon, chez Jobard.

résumer en ces mots : *Perfectionnez-vous vous-même, afin que votre enfant soit parfait*. C'est là, en effet, l'avis le meilleur que l'on puisse donner à une jeune mère ;

La leçon la plus sûre est celle de l'exemple ;

& l'on ne peut enseigner à un enfant la douceur, la bonté, la véracité, la justice, si, en sa présence, on se laisse aller à la colère, à l'aigreur, à l'envie, si on altère la vérité, si l'on n'est pas mieux que juste, dévoué. Ce travail incessant sur soi-même n'est pas toujours facile, peu facile aussi est l'éducation de la plupart des enfants, & nous ferions à madame Langeron le reproche d'avoir peint sous des couleurs trop douces, trop riantes, cette œuvre laborieuse de l'éducation, depuis la naissance jusqu'à la douzième année. On ne peut pas, on ne doit pas le dissimuler aux jeunes mères, l'éducation n'est pas un aimable jeu ; l'enfant ne répond pas toujours par des caresses & des sourires à de gracieux enseignements ; il n'est porté par nature ni à la vertu, ni au sacrifice ; l'éducation est un devoir, souvent sévère, puisqu'il donne le droit & impose l'obligation de redresser & de punir, de contrister & de faire pleurer cet être faible dont les mutineries même sont gracieuses, surtout aux yeux d'une mère. Sans doute, l'aimable auteur qui nous occupe n'a trouvé autour d'elle que des consolations & des joies, & son livre reproduit fidèlement les impressions heureuses qu'elle a goûtées en élevant ses enfants, mais un mot qui eût averti les jeunes mères que ce bonheur si doux est une exception, ce mot, si triste qu'il soit, nous eût semblé utile. Madame Langeron nous offre un charmant bouquet de roses — sans épines ; essayez donc de cueillir une de ces roses sur le buisson, & vous verrez !

M. B.

LA LORRAINE ET SES SAINTS

La Lorraine, ce charmant pays, si riche en beautés naturelles, si riche d'intelligence & d'industrie, ce pays où les mœurs sont si pures & les cœurs si bons & si loyaux, a subi, à beaucoup de reprises, depuis le vieux temps du roi Zwentibold jusqu'à nos jours, le terrible fléau de la guerre. Le sombre cavalier de l'Apocalypse, monté sur un cheval roux & tenant le glaive levé,

a foulé & dévasté ce sol opulent, brûlé les forêts, coupé les moissons & mêlé aux flots de la riante Moselle les flots rouges du sang humain. Elle se souvient des guerres qui déchirèrent son sein alors qu'elle s'appelait l'Austrasie, des guerres des Anglais & de la fille des champs née à Vaucouleurs, qui chassa l'étranger ; de la guerre que lui fit Charles le Téméraire, des guerres de religion, &

enfin de la plus cruelle de toutes, de celle qui amena les Suédois jusqu'aux défilés des Vosges & les laissa pendant *près de sept ans*, maîtres, conquérants, tyrans de cette malheureuse contrée.

Jamais misère ne fut égale à celle de ces temps funestes. C'était sous le règne de Louis XIII & pendant la cruelle guerre de Trente ans, alors qu'on vit, alliance étrange, la France guerroyant avec la Suède protestante contre la catholique Autriche. Nous n'entrerons pas dans le détail des intrigues & des fautes de Charles IV, duc de Lorraine, qui amenèrent sur son malheureux peuple des douleurs dont le souvenir n'est pas effacé, après plus de deux siècles écoulés. En 1635, sept corps d'armée fondirent sur ces provinces désarmées; les troupes luthériennes de Saxe, l'armée suédoise assouvirent leur fureur sur les églises & les monastères, ne respectant ni les objets du culte ni les vierges consacrées à Dieu. Ces hordes sauvages portaient un étendard qui représentait un corps de femme coupé en quatre, avec ce mot : *Lotharingia*, trop fidèle emblème de la triste Lorraine.

Toutes les villes furent pillées, les villages détruits par les flammes; à *Frouard*, où l'on comptait cent ménages en 1633, il ne restait plus un an après, que cinq habitants; *Haudemont* n'était plus habitée que par trois veuves; *Crévyx*, de deux cent cinquante-six habitants, est réduit à dix, etc. Plus de quatre-vingts villages, florissants & peuplés, n'ont jamais été relevés de leurs ruines; on désigne aujourd'hui leur emplacement, marqué par un moulin, une ferme isolée. On nomme encore *Champ des Suédois*, certains lieux où se sont passées des scènes de carnage. Pendant plus de sept ans, on ne put pas commencer ces campagnes désolées; la peste & la famine, plus terrible encore, les dépeuplaient; les nobles mendiaient leur pain sur les ruines de leurs châteaux incendiés, & le pauvre peuple mourait dans les rues de ses villes ou sur le bord des fossés. « Les bêtes mortes, dit un vieil auteur, étaient recueillies des pauvres comme de bonne viande. » Le Père Caussin, confesseur de Louis XIII, s'écriait : *Jérusalem seule a surpassé les calamités de la Lorraine*.

Au milieu de ces armées, de ces pertes, de cette famine, de ces crimes, de ces infortunes, un homme intervint, armé de sa seule charité; Vincent de Paul fit ce que n'avaient pu faire ni le droit ni les négociations : il nourrit & sauva la Lorraine. La nièce du cardinal de Richelieu, la généreuse duchesse d'Aiguillon, Anne d'Autriche, les dames de charité lui fournirent des ressources pour sauver la vie aux habitants de *vingt-cinq* villes & d'un nombre infini de bourgs & de villages. Il recueillit les malades perdus dans les bois ou couchés dans les rues, il nourrit les affamés, il vêtit la nudité du peuple, de la noblesse, des prêtres, des religieuses, tous confondus dans une même & absolue détresse.

Les distributeurs de ces immenses aumônes agirent avec un esprit d'ordre & d'organisation

dont Vincent avait le secret. Ils allaient de paroisse en paroisse, examinant les besoins & donnant à mesure le blé, les vêtements, les remèdes, l'argent que réclamaient les pressantes nécessités. Douze missionnaires de la congrégation de Saint-Lazare administraient ces secours; un grand nombre de Frères servaient de messagers charitables, & quelques-uns, habiles en médecine & en chirurgie, soignaient les malades. La ville de Metz & celle de Verdun, particulièrement décimées furent particulièrement aidées. A Verdun, pendant trois ans, les missionnaires nourrirent chaque jour de cinq à six cents pauvres, visitant cinquante à soixante malades, distribuant la nourriture sacrée à une foule de gens de la campagne & de malheureux qui erraient en cherchant un asile & du pain. La ville de Verdun a consacré un autel de sa cathédrale à son très-charitable bienfaiteur. Mêmes bienfaits à Nancy, à Saint-Mihiel, où la misère était plus grande peut-être qu'ailleurs. Les lettres des magistrats civils, celles des supérieures des maisons religieuses qui remercient saint Vincent des bienfaits répandus sur les villes, les villages & les monastères existent & sont les monuments de cette inépuisable charité.

Non content de secourir les pauvres en Lorraine, il attira à Paris les malheureux Lorrains qui n'avaient plus d'asile dans leur pays. On vit arriver ainsi cent soixante jeunes filles abandonnées, une cohorte de petits enfants orphelins, des religieuses dont le monastère n'existait plus. Vincent pourvut à tout. Son admirable coopératrice, Mademoiselle Legros, se chargea des jeunes filles & réussit à les placer toutes dans les meilleures familles de Paris; les enfants furent élevés chrétiennement; les religieuses recueillies dans les communautés de leur ordre, & tous les autres émigrants se virent accueillis avec la plus tendre charité. Saint Vincent disait, à propos des gentils-hommes ruinés & désolés : « Secourons cette pauvre noblesse pour l'amour de Jésus-Christ, qui fut très-noble & très-pauvre ! » Il chercha & obtint pour eux des secours abondants parmi la noblesse française, & l'on ne peut dire quelle fut, pendant les huit années d'émigration & de secours, la constance de son zèle & la délicatesse de ses procédés; il rendait l'aumône aimable tant il la faisait avec cœur & tendresse. On a calculé que durant ces huit années, Vincent de Paul donna à la Lorraine six millions de notre monnaie, sans compter les secours distribués à Paris aux familles lorraines. Un des Frères Lazaristes, chargé de la distribution des aumônes, fit 54 voyages de Paris en Lorraine, portant à chaque fois des sommes considérables, &, miracle de Providence, voyageant dans des contrées parcourues par des maraudeurs & des brigands il ne fut jamais dépouillé. Ce digne homme s'appelait Mathieu Renard.

Le bienheureux Pierre Fourier de Mattaincourt ne put verser à son pays ces trésors & ces aumônes, il donna ce qu'il avait : son cœur & son

âme; il resta, comme aujourd'hui les évêques de Strasbourg & de Verdun, fidèle au poste du danger; il encouragea son peuple, il demeura avec son peuple, &, ne pouvant le secourir comme il l'aurait voulu, il souffrit & pâtit avec lui. Il écrivait à ses religieuses de Châlons, qui le suppliaient d'accepter un asile dans leur ville :

« Nos paroissiens meurent à moitié de faim, je n'ai rien cependant pour les aider du mien, mais ma présence, s'il faut que je m'en vante, y fait bien quelque chose. Et, je vous prie, ayant la crainte de Dieu gravée dans vos bénites âmes, pourriez-vous jamais me conseiller, curé que je suis, d'abandonner mon peuple, de ne pas mourir de faim avec lui, s'il meurt; de ne pas me tenir au milieu des craintes & des dangers de peste qui courent maintenant, pour le consoler, le repaître des sacrements & de la parole de Dieu, l'exhorter à la patience & demander l'aumône pour lui, auprès des autres qui ont quelques moyens?

» On crie alarme après le pain à Mattaincourt, & le traître à Dieu & à son peuple se promènerait par la France, dans la bonne chère, à manger du

pain tout blanc, à boire du vin délicieux! O l'indignité!

A ces paroles si tendres, si chaleureuses, il joignait les actes, il mendiait pour ses pauvres frères, & il envoyait aux paroisses les plus éprouvées du riz, du beurre, de la farine. « Petits présents de pauvres à pauvres, » écrivait-il. La peste le trouva debout & infatigable; il versa sur son malheureux peuple toutes les aumônes corporelles & spirituelles; il épuisa sa vie parmi ces incessants labeurs. Le nom de *bon père*, qui est demeuré attaché à la mémoire de ce grand serviteur de Dieu, rappelle cette bonté charitable qui, aussi bien que les immenses offrandes de saint Vincent, consola & soulagea la pauvre Lorraine.

Pauvre Lorraine! patrie de Jeanne d'Arc, lorsque tu seras délivrée des tribus barbares qui t'écrasent aujourd'hui, lorsque, appuyée sur l'épée de la France, tu seras debout & libre, la charité catholique pansera tes plaies & consolera tes enfants infortunés. Les grandes calamités créent les grands dévouements, & la France serait-elle avare de son or après avoir été si prodigue de son sang?

M A D E L O N

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE PROVENCE

I

Au mois de juin 1720, une jeune & jolie Provençale, dont les traits réguliers rappelaient le type grec, était assise à l'ombre d'une treille où pendaient en abondance des grappes de raisin presque mûr.

Près d'elle, un petit garçon de sept à huit ans, au teint basané, aux yeux noirs & pleins de feu, nettoyait un fusil de chasse, tandis qu'une vieille femme, coiffée d'un bonnet de mousseline à barbes empesées & relevées sur le sommet de la tête, vêtue d'une jupe rouge rayée de noir & d'un casaquin de drap à moitié couvert par un fichu d'indienne, filait sa quenouille à quelques pas plus loin.

« Es-tu bien sûr, Marius, que le fusil ne soit pas chargé? dit la vieille femme.

— Et quand il le serait? répondit Marius.

— Dans ce cas, tu ne devrais pas y toucher sans la permission de notre père, dit la jeune fille; mais sois tranquille, Manette, ajouta-t-elle aussitôt, j'ai regardé le fusil avant de le livrer à Marius, & il n'y a rien à craindre.

— Père sera joliment content de trouver son fusil tout nettoyé pour aller demain au poste à feu (1), reprit le petit garçon. Tu me réveilleras à quatre heures, ma bonne, pour qu'il me mène avec lui.

— Vraiment! répondit Manette en arrêtant son fuseau à la poignée de chanvre qui garnissait sa quenouille, compte là-dessus, petit, & tu dormiras longtemps! Je ne comprends pas le plaisir que trouvent les chasseurs à se lever avant le jour au

(1) Le poste à feu est une cabane couverte de ramée.

lieu de dormir la nuit entière & d'acheter au marché, avec un écu de trois livres, plus d'oiseaux qu'ils n'en tuent dans toute une saison.

— On chasse pour le plaisir & pour la gloire, mais les femmes ne comprennent rien à cela, » dit Marius d'un ton superbe.

Manette leva les épaules & se remit à filer.

« Je vois venir papa ! » s'écria la jeune fille qui depuis quelques instants avait interrompu sa broderie pour regarder sur la route.

Et elle s'élança sur la porte de la Bastide.

« Comme vous venez tard ce soir ! dit-elle en se jetant dans les bras de son père & en l'embrassant avec effusion.

— J'ai eu beaucoup d'affaires aujourd'hui, répondit le négociant qui pressa sa fille sur son cœur plus tendrement encore que de coutume.

— Des affaires ! toujours des affaires ! dit Madelon d'un ton mutin, ne sommes-nous pas assez riches pour que vous vous reposiez un peu ? L'oncle Ambrosius m'a répété vingt fois que la maison Paraguet ne le cédait à aucune autre à Marseille. »

Cyprien Paraguet ne répondit pas à ces paroles, il paraissait triste & préoccupé, lui habituellement si joyeux quand, après une journée de labeur, il venait rejoindre ses enfants à la Bastide. C'était un homme de bonne mine, jeune encore & fortement constitué, jouissant parmi ses concitoyens d'une réputation de probité parfaite.

« Voyez comme la mer est calme ce soir, dit la jeune fille passant son bras sous celui de son père & s'arrêtant pour contempler la plaine liquide, dorée par les derniers rayons du soleil ; les bâtiments doivent arriver à bon port par une pareille journée, & les pêcheurs de la côte ne perdront pas leur peine cette nuit. »

Le négociant regarda la mer dont les flots se succédaient majestueusement pour se briser sur la grève avec un harmonieux murmure ; mais il conserva son air soucieux.

« La terre est fort belle aussi, continua Madelon, jamais notre jardin n'avait eu tant de fleurs au mois de juin, jamais les arbres n'avaient porté tant de fruits.

— Oui, dit enfin Cyprien Paraguet avec un profond soupir, & jamais le ciel n'avait été plus pur ! »

En ce moment Marius arrivait à sa rencontre, le fusil à la main.

« C'est moi qui l'ai nettoyé, père ; voyez comme il reluit ; vous me mènerez au poste demain matin, n'est-ce pas ? »

— Non, mon garçon, car je n'irai pas moi-même, dit le négociant en baissant le front de son fils.

— Vous n'irez pas au poste ! s'écria Madelon avec une surprise à laquelle se mêlait un peu d'effroi ; seriez-vous malade, père ?

— Je me porte très-bien jusqu'à présent, & grâces à Dieu, vous aussi, ce me semble.

— Alors il vous est arrivé quelque malheur, bien sûr, car vous êtes tout triste aujourd'hui. Un de vos bâtiments a-t-il fait naufrage ou quel-

que créancier vous aurait-il emporté de l'argent ?

— Rien de tout cela, ma fille.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles de Maxime ? »

Maxime, orphelin dès l'enfance, avait été recueilli & élevé par Cyprien, qui l'avait formé aux affaires & l'avait mis à la tête d'une maison considérable à Constantinople, lui promettant de lui donner un jour sa fille en mariage s'il s'en montrait digne par sa bonne conduite & son aptitude au travail.

« Maxime est en bonne santé, dit Cyprien, c'est toujours un excellent gargon, sa maison prospère & je suis tranquille sur son compte ; tu as tort de t'inquiéter ainsi, fillette, je suis un peu fatigué, voilà tout, & si je ne vais pas à la chasse demain matin, c'est qu'il me reste encore beaucoup de lettres à écrire. »

En achevant ces mots, il arrivait sous la treille, où Manette, aidée de la cuisinière, venait de mettre le couvert & de servir le repas du soir.

Le négociant & ses deux enfants s'assirent à la table de famille dont la vieille bonne occupait le bas bout, se levant de temps en temps pour changer les assiettes ou pour servir l'eau & le vin, tenus au frais dans un sceau à quatre compartiments qu'elle avait descendu dans le puits.

La jeune fille & Marius soupèrent de bon appétit, mais le négociant ne touchait que du bout des lèvres aux mets qui lui étaient présentés. Le repas achevé, il se leva de table, alla s'asseoir sous un berceau de verdure, & la tête appuyée entre ses mains, il se mit à réfléchir.

Tout à coup, un léger cri se fit entendre, c'était Marius qui s'était piqué le doigt en cueillant une rose. Le père ne fit qu'un bond de la tonnelle à son fils.

« Qu'as-tu ? d'où souffres-tu ? que t'est-il arrivé ? lui dit-il vivement en l'examinant dans tous les sens avec un sentiment d'effroi qui avait pâli son visage.

— C'est à ce vilain rosier que je me suis piqué, père. »

Le négociant respira plus à l'aise, les couleurs revinrent à ses joues.

« Est-ce qu'on se plaint ainsi pour une piqûre ? » dit-il avec brusquerie.

Puis il regagna la tonnelle en murmurant tout bas : « Ce cri m'a fait un mal affreux, je ne saurais vivre ainsi dans des transes continuelles ; il faut absolument que je trouve un moyen de mettre ma famille en sûreté, ou ces angoisses me rendront fou. »

Après la prière du soir, qu'il faisait en commun avec ses enfants & ses domestiques, Cyprien se retira dans sa chambre, où Madelon observa que la lampe restait allumée.

« Pauvre père ! il travaille au lieu de dormir ! » se disait-elle.

Le lendemain cependant, quand le négociant se mit à table pour déjeuner, la jeune fille vit avec

joie qu'il était plus calme & qu'il avait recouvré l'appétit.

— A bientôt, mignonne, lui dit-il en l'embrasant : ton oncle Ambrosius doit venir avec moi ce soir, aie soin que le souper soit cuit à point, car tu sais qu'il aime la bonne chère.

— Allons, Dieu soit bénit se dit Madelon, mon père a repris sa belle humeur. »

Le soleil brillait encore de tout son éclat, lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre dans l'allée. C'était chose rare à la Bastide, où l'on se rendait toujours à pied, aussi le frère & la sœur se précipitèrent-ils à sa rencontre & ne furent pas médiocrement étonnés d'en voir descendre leur oncle & leur père.

« Soigne tes chevaux & sois prêt à partir demain au petit jour, dit Cyprien au cocher. Ma chère enfant, ajouta-t-il aussitôt en s'adressant à Madelon, j'ai reçu des nouvelles de ta grand'mère, elle désire vous voir tous deux, & votre oncle Ambrosius veut bien se charger de vous conduire auprès d'elle.

— Père, dit Madelon, ne pourriez-vous pas sacrifier quelques jours de travail & venir avec nous?

— C'est impossible, ma chérie, dit le négociant d'une voix émue & avec des larmes dans les yeux.

— Sois tranquille, interrompit le vieux savant en venant en aide à son neveu, j'aurai bien soin de toi, fillette. »

Madelon baissa la tête & soupira, tandis que Marius se livrait dans le jardin à mille gambades joyeuses. Le négociant le suivit longtemps du regard ; puis, s'approchant de la Bastide :

« Laisse ta quenouille, Manette, cria-t-il d'un ton jovial, & fais tes préparatifs de voyage.

— Et pourquoi donc, monsieur? dit-elle avec surprise, est-ce que nous retournerions à la ville avant l'hiver?

— Dieu m'en préserve ! dit Cyprien ; il s'agit d'accompagner mes enfants, qui vont visiter leur grand'mère.

— Et quand cela, mon maître?

— Demain matin, ma vieille.

— Jésus ! Maria ! partir demain matin pour un voyage de quinze lieues, quand nous n'avons rien de prêt, mais c'est impossible cela !

— Cela sera cependant, répondit Cyprien d'un ton qui n'admettait point de réplique.

L'heure du souper arriva ; des prêtres & des clouvisses (1) figuraient dans de petits plats de fayence peinte ; la brandade envoyait au loin son fumet appétissant, le rôti était cuit à point, & le gâteau aux amandes apprêté par Madelon paraissait très-bien réussi. Certes, il y avait là de quoi satisfaire la gourmandise d'Ambrosius & le robuste appétit du négociant ; cependant, ni l'un ni l'autre ne faisaient honneur au festin ; Marius seul mangeait

avec plaisir & montrait une gaieté qui ne trouvait pas d'écho.

« Va chercher une bouteille de notre meilleur vin cuit, Nanette, » dit tout à coup le négociant.

La vieille Bonne parut abasourdie d'une telle prodigalité. Ce vin cuit était depuis quarante ans dans la cave de la Bastide & on ne le servait que les jours de fête.

« Va donc, » répéta Cyprien, espérant que ce vin généreux lui fortifierait le cœur.

Et le fait est qu'après en avoir bu un verre ou deux, il retrouva son entrain ordinaire.

» Au plaisir de dîner tous ensemble l'année prochaine à pareil jour, ajouta-t-il en doublant la dose. Et maintenant, faisons la prière & allons nous coucher, car il faut être sur pied de bonne heure demain ; soyez, du reste, sans inquiétude, je me charge de vous éveiller à temps. »

II

Cyprien n'eut pas de peine à tenir la promesse qu'il avait faite, car il ne dormit point de toute la nuit, tant lui était douloureuse la séparation qu'il avait décidée.

A l'aube naissante tout était en mouvement à la Bastide ; Madelon faisait sa toilette, le cocher donnait l'avoine aux chevaux ; l'oncle Ambrosius rangeait dans un coffret quelques vieux bouquins qu'il voulait emporter, & Joseph, le jardinier, transformé en garde du corps, endossait son plus bel habit pour escorter sa jeune maîtresse.

Peu de temps après, le lourd carrosse, traîné par deux bons chevaux, entra à Marseille par la porte d'Aix ; mais à peine avait-il fait quelques pas sur le cours, qu'il fut obligé de s'arrêter pour laisser passer une foule de gens en pleurs, escortant un cercueil.

« Voilà qui porte malheur, dit Nanette en faisant un signe de croix ; m'est avis que nous agirions sagement de retourner à la Bastide.

— Non, non, bien au contraire, s'écria Cyprien dont le visage exprimait une émotion pénible.

— La croyance aux augures était commune chez les païens, dit gravement Ambrosius, & nous en avons de fréquents exemples dans l'histoire ; ainsi, Romulus n'obtint la souveraineté de sa ville naissante que pour avoir aperçu douze vautours, tandis que Rémus n'en avait vu que six ; mais la religion chrétienne nous défend de pareilles superstitions, & vous avez grand tort d'y ajouter foi, Nanette.

— Tort, tant que vous voudrez, marmotta la vieille bonne, mais un enterrement que l'on rencontre dès le matin, lorsqu'on part pour un grand voyage, c'est toujours mauvais signe. »

Cependant le carrosse avait repris sa marche un peu lente par le cours & la rue de Rome, car il

(1) Coquillages très-estimés sur les bords de la Méditerranée.

fallait traverser tout Marseille pour gagner la route de Toulon, &, soit que la vue de ce convoi funèbre & les craintes superstitieuses de Nanette eussent fait quelque impression sur l'esprit de mademoiselle Paraguet, soit plutôt qu'elle fût trop affligée par la pensée de quitter son père, il lui semblait que tout était triste & morne dans la cité.

Lorsqu'ils furent arrivés au bout de la ville, Cyprien fit arrêter le carrosse & embrassa ses enfants avec une tendresse extrême.

« Père, venez avec nous, il en est temps encore, dit Madelon qui ne pouvait retenir ses larmes.

— Le fait est, mon neveu, que ce serait plus sage, ajouta l'oncle Ambrosius visiblement ému.

— Je ne le puis ni ne le dois, répondit le négociant, mais j'irai, je l'espère, vous rejoindre bientôt. »

Et il s'élança hors de la voiture.

La jeune fille garda d'abord le silence, puis essayant ses yeux baignés de pleurs :

« Cher oncle, dit-elle à demi-voix, en se penchant vers lui, mon père est triste depuis plusieurs jours, & vous devez connaître la cause de son chagrin; dites-le-moi, je vous en conjure.

— Hum ! hum ! fit le vieux savant, est-ce que je puis deviner les pensées de ton père, mignonne ? Il a des affaires, vois-tu, & dans le commerce les soucis ne manquent point.

— Vous ne répondez pas franchement, mon oncle.

— Et si j'avais promis le secret, dit Ambrosius incapable de feindre, crois-tu que j'y manquerais pour te faire plaisir ?

— Assurément non, & cependant vous devez comprendre que je suis malheureuse de ce mystère.

— Ah ! véritable fille d'Eve, curieuse comme toutes tes sœurs !

— Vous vous trompez, mon oncle, ce n'est point la curiosité qui me fait insister, & si j'étais bien sûre que papa n'a rien à craindre, & qu'il ne lui arrive rien de fâcheux, je renoncerais sans peine à connaître son secret.

— Je puis t'assurer que son commerce n'a jamais été plus prospère, tu as vu toi-même qu'il se porte à ravir, & tu l'as entendu nous dire tout à l'heure qu'il espérait nous rejoindre bientôt; ne te forge donc pas des malheurs imaginaires & prends ta gaieté, ma mignonne, songe que nous allons voir ta grand'mère, une femme bien respectable, qui devait être belle comme un ange, dans son jeune temps. »

Et comme Madelon gardait un morne silence :

« Allons, du courage, petite, reprit le vieux savant, montre-toi digne de descendre de ces femmes Ligures qui, par leur sagesse & leur discrétion, étaient le conseil & l'appui de leurs époux, prenant part aux délibérations des chefs, & décidant souvent de la paix ou de la guerre. »

Peu de temps après le cocher vint prior les voya-

geurs de monter à pied une côte fort roide, où les chevaux auraient assez de peine à traîner le carrosse vide.

Ils suivirent donc la route poudreuse, rencontrant de temps en temps quelques beaux troupeaux de moutons, conduits par de jeunes pâtres coiffés de chapeaux à larges bords. Puis le paysage prit un aspect plus riant : aux pins rabougris & aux oliviers aux feuillages grisâtres succéda peu à peu une végétation fraîche & luxuriante & le murmure d'un grand ruisseau se fit entendre dans le lointain.

« Nous approchons d'Aubagne, dit l'oncle Ambrosius; voici l'Huveaune aux eaux limpides, nous ne saurions trouver un site plus agréable pour faire connaissance avec certain pâté que Cyprien a eu le bon esprit de nous faire emporter ce matin. »

Ils s'établirent en effet sur le tapis vert d'une prairie émaillée de fleurs, & Ambrosius prouva bientôt que la promenade & le grand air lui avaient ouvert l'appétit.

Le repas achevé, le vieillard se livra sur l'herbe tendre aux charmes de la sieste, si chère aux méridionaux; Nanette continua son somme interrompu; les deux domestiques ayant dételé les chevaux & déjeuné à leur tour, imitèrent leur maître; Marius grimpa sur les arbres voisins pour y chercher des nids; Madelon seule, assise à l'écart sous l'ombrage frais d'un saule aux longs rameaux, demeurait plongée dans ses pensées mélancoliques. Peu à peu cependant le calme de la solitude & la chaleur du jour engourdirent ses sens, ses idées devinrent confuses, & elle vit en songe son père, pâle comme la mort, se débattant en vain contre un monstre à la gueule béante & dégoûtante de sang. Le cri qu'elle poussa en rêvant l'éveilla en sursaut & attira sous le saule tous ses compagnons de voyage. Confuse de se voir entourée & questionnée par eux, elle raconta son rêve.

« Songe, mensonge, dit Ambrosius d'un ton sentencieux.

— Ce rêve ne vaut pas mieux que la rencontre du cerceau, murmura tristement Nanette, il est certain que nous agirions plus sagement en retournant à la Bastide. »

Mais l'oncle Ambrosius ne fut pas de cet avis, il donna l'ordre d'atteler & de se diriger sur Aubagne, où les voyageurs passèrent la nuit chez monsieur Laurenti, l'ami de leur famille, & ils en repartirent le lendemain, emportant avec eux une paire de pistolets que le vieillard eut la précaution d'emprunter.

« J'espère que nous n'en aurons pas besoin, dit-il en les examinant avec soin; mais on ne sait pas ce qui peut arriver, & je n'ai point oublié qu'en 1690, un de mes cousins étant obligé de se rendre à Toulon, fut arrêté dans le bois de Cujes par quatre bandits bien armés, qui le dévalisèrent & lui

causèrent une telle frayeur qu'il en fut malade pendant six mois.

— Et pourquoi ne se défendit-il point ? dit résolument Marius ; si j'avais été à sa place, moi, j'aurais fait feu sur les bandits. Prêtez-moi l'un des pistolets, mon oncle, & si nous avons la chance d'être attaqués par les voleurs, vous verrez si je sais m'en servir.

— Pour nous faire tuer tous, dit Nanette avec effroi ; tiens-toi tranquille, petit drôle, & prions Dieu qu'il nous préserve de mauvaises rencontres. »

Madelon gardait le silence, mais elle applaudissait intérieurement au jeune courage de Marius, aimant d'instinct la bravoure, & ayant pour les poltrons un souverain mépris. Ce ne fut cependant pas sans une certaine émotion qu'elle atteignit le bois de Cuges, où la voiture s'engagea à l'ombre des grands pins. Marius, le nez au vent, le regard fixé sur les clairières, soupirait après une aventure, tandis que Nanette, à laquelle le bruit sourd & continu des branches agitées par la brise causait de mortelles alarmes, fermait les yeux & récitait son chapelet.

Ils arrivèrent enfin par une descente rapide dans le petit bassin de Cuges, encore humide de l'inondation qui l'avait changé en lac aux premiers jours du printemps. Le soleil brillait de tout son éclat, & sa vive lumière rendit l'auberge du village moins suspecte aux yeux des voyageurs qu'elle ne le méritait en effet, car nous subissons tous sans nous en douter l'influence de l'atmosphère, & telle habitation qui nous paraîtrait un coupe-gorge dans l'obscurité de la nuit, revêt souvent une gracieuse apparence à la lumière du jour.

Le village de Cuges se trouvant situé comme au fond d'un entonnoir, il faut descendre pour y arriver & monter pour en sortir. Cette montée, au milieu de bois touffus, était le passage le plus dangereux du chemin, celui que les brigands choisissaient de préférence pour arrêter les voitures, alors obligées d'aller au pas ; mais soit qu'aucune bande de voleurs ne troublât à cette époque la sécurité des bois, soit effet de la protection divine, les voyageurs arrivèrent sans obstacle au grand village de Beausset, où ils rencontrèrent avec joie Frédéric & François Martelli, cousins de Madelon, qui s'avançaient à leur rencontre.

« Nous vous servirons d'escorte, dit l'aîné des deux frères après les premiers compliments. Reposez-vous donc tout à votre aise, cousine ; lors même que la nuit nous surprendrait au milieu des gorges, nous sommes en force suffisante pour nous défendre au besoin.

— Y a-t-il donc vraiment quelque chose à craindre ? demanda Madelon.

— Je ne le pense pas, cousine, car il y a plusieurs mois déjà que nous n'avons entendu parler de brigands, mais la prudence est mère de la sûreté, comme dit notre aïeule.

— Vous verrez qu'il en sera des vaux d'Ollioules

comme des bois de Cuges, dit Marius d'un ton piteux, nous n'y rencontrerons pas plus de voleurs que dans les rues de Marseille, & nous n'aurons pas seulement l'occasion de décharger nos pistolets ; c'est bien la peine de voyager, vraiment ! »

Cette boutade fit rire les jeunes gens, qui plaisantèrent leur petit cousin sur son humeur belliqueuse ; puis Madelon les ayant assurés qu'elle n'avait aucun besoin de repos, ils se remirent en route, & après une demi-heure de marche, pendant laquelle la conversation ne tarit pas un seul instant, ils se trouvèrent dans une contrée aride & déserte, où la chaîne des montagnes se resserrant à droite & à gauche, ne laissait de place qu'au lit d'un torrent aux trois quarts desséché et à un chemin tortueux, souvent taillé dans le roc. Quelques pins rabougris, quelques touffes d'herbe languissantes croissaient encore au bas des montagnes à pic, mais leur sommet ne portait aucune trace de végétation.

Le silence profond de cette solitude n'était troublé que par le léger murmure de l'eau, qui bruissait à peine à travers les cailloux. Les voyageurs ne voyaient devant eux que des masses énormes de rochers grisâtres, qui semblaient, à chaque instant, devoir leur barrer le chemin ; ils n'apercevaient sur leur tête qu'un petit coin de l'azur des cieux, resserré entre ces roches bizarres qu'on dirait prêtes à écraser le téméraire qui les contemple.

« Ce ne pouvait être que dans un site semblable que Léonidas & ses trois cents Spartiates conçurent l'idée de lutter contre une armée, dit l'oncle Ambrosius, émerveillé de ces superbes horreurs, & les vaux d'Ollioules seraient très-bien nommés les Thermopyles de la Provence. »

Madelon ne parlait plus, elle se sentait comme oppressée par cet entassement de montagnes, & son cœur se serrait dans une singulière angoisse.

« Quel pays ! mon Dieu ! quel pays ! s'écria la pauvre Nanette à moitié morte de frayeur.

— N'aie pas peur, ma bonne, lui dit Madelon, mes cousins sont auprès de nous, et nous n'avons rien à craindre avec de pareils défenseurs. »

Les frères Martelli furent très-sensibles à ce compliment, & Frédéric reprit aussitôt :

« Voici la route d'Évenos, si bien perchée sur la montagne qu'il semble impossible d'y arriver, quoiqu'on y parvienne cependant après une heure d'ascension.

— Comprend-on qu'on puisse choisir un pareil site pour y bâtir un village, observa Madelon en mesurant du regard la montagne escarpée qui couronne, comme un nid de vautour, l'ancien château seigneurial.

— Les fréquentes irruptions des Sarrasins en Provence rendaient très-précieuses de pareilles positions, dit l'oncle Ambrosius ; il fallait ces retranchements naturels pour mettre les habitants à l'abri des entreprises de ces mécréants.

— Regardez plus loin la forme bizarre de cette

masse de granit tout entourée de pointes aiguës, continua Frédéric, ne dirait-on pas un château aérien, bâti par enchantement sur un roc escarpé? Aussi a-t-il reçu dans le pays le nom de château du Diable; cet autre rocher d'un gris sombre, qui laisse entrevoir le ciel à travers le trou dont il est percé, se nomme aussi la lunette du diable, & c'est de là, dit-on, qu'il observe le pays; mais je n'ajoute point foi à toutes ces histoires, quoiqu'elles soient crues & racontées par un grand nombre d'Ollioulains.

— Et vous avez grandement raison, jeune homme, répondit Ambrosius; les vrais châteaux du diable sont les cœurs des méchants, et Satan n'a pas besoin de lunettes pour connaître ceux qui doivent devenir sa proie. Il faut avouer néanmoins qu'il existe un charme mystérieux dans ces légendes populaires, & j'éprouve un grand plaisir à les entendre raconter.

Comme il achevait ces mots, la vallée s'ouvrit tout à coup, le paysage changea d'aspect, & la plus riche végétation s'offrit à leurs yeux étonnés. Les orangers aux pommes d'or, les citronniers fleuris croissaient en pleine terre à côté des grenadiers chargés de fruits naissants; les fleurs des nombreux jardins étalaient partout leur brillante parure & chargeaient l'air de délicieux parfums; à leur droite, le beau château des Grimaldi, encore debout à cette époque, s'élevait majestueusement sur un verdoyant coteau; la chapelle & le couvent des pères de l'Oratoire décoraient la colline opposée, & devant eux, la petite ville d'Ollioules se montrait fraîche & riante avec ses fontaines limpides, sa grande place ornée de son jet d'eau & ses arbres séculaires.

« Voici mon père & mes sœurs qui viennent à votre rencontre, ma cousine, dit Frédéric montrant du doigt un groupe joyeux qui s'avancait sur la route.

Madelon demanda aussitôt à mettre pied à terre, & le visage coloré par une douce émotion, elle courut au devant de ses parents maternels.

« Soyez les bien venus parmi nous, dit monsieur Martelli aux voyageurs, nous vous attendions avec impatience, & ma bonne mère sera bien heureuse ce soir. »

Il offrit le bras à Madelon, lui fit traverser la grande place, sur laquelle un certain nombre de bourgeois curieux s'arrêtèrent pour la voir passer, & il la conduisit dans une belle maison tout au haut du cours Saint-Esprit.

Une femme à cheveux blancs était assise sur le seuil de la porte; à la vue de la jeune Marseillaise, elle se leva à demi, lui tendit les bras & la serra sur son cœur; puis elle retomba sur son siège en essuyant de douces larmes.

« Je l'aurais reconnue entre mille, disait-elle en la contemplant avec tendresse, tant elle ressemble à ma pauvre Rose; elle a bien ses grands yeux noirs, son air ferme & doux, sa taille élancée.

Voilà le petit Marius: Dieu soit béni de ce qu'il m'est donné de les revoir avant ma mort. »

Alors seulement elle aperçut Ambrosius qui se confondait en salutations respectueuses.

« Pardonnez-moi, lui dit-elle en lui faisant à son tour une grande révérence, de ne pas m'être encore acquittée à votre égard des devoirs de la politesse & de l'amitié; le bonheur d'embrasser mes petits-enfants m'absorbait tout entière; j'ai cependant conservé le meilleur souvenir de nos relations d'autrefois.

— Madame, dit le vieillard en s'inclinant de nouveau, je suis très-flatté pour ma part de votre réception bienveillante, & l'accueil que fit Pénélope à son fils Télémaque, de retour de son long voyage, ne fut pas plus touchant que celui dont vous avez honoré ma nièce & mon neveu. »

Quoique madame Martelli n'eût jamais entendu parler de Pénélope & de Télémaque, elle pensa bien qu'Ambrosius voulait lui faire un compliment.

« Toujours aimable! » lui dit-elle à tout hasard en acceptant sa main pour entrer au salon.

Elle nomma ensuite aux nouveaux venus les cinq enfants de son fils, d'abord Frédéric & François, qu'elle avait envoyés à leur rencontre, puis Joséphine, Miette & Thérèse, trois jeunes filles aux yeux brillants, au teint vermeil, à la physiologie intelligente & douce.

« J'ai encore deux petits-fils de madame Barrelier, la tante, dit monsieur Martelli à Madelon, & ils ne tarderont pas à venir nous voir, je l'espère. »

Après le souper, qu'une aimable gaieté anima constamment, la grand'mère, persuadée que les voyageurs avaient besoin de repos, les conduisit elle-même dans l'appartement qu'elle leur destinait. Ambrosius occupa la chambre d'honneur, & Madelon une autre plus petite attenante à celle de sa grand'mère. Éveillée de bonne heure par le chant des oiseaux, elle ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur un magnifique jardin tout rempli d'orangers & d'arbres fruitiers, & elle aperçut Frédéric le fusil sur l'épaule & suivant la route pierreuse qui longeait le mur du jardin. Il leva la tête vers la maison, vit Madelon à sa croisée, & lui fit de la main un salut amical. Un instant après, sa grand'mère entra dans la chambre.

« Quoi! déjà levée! as-tu bien dormi, chère enfant? »

Et s'asseyant dans un grand fauteuil, elle questionna longuement Madelon sur ses goûts & ses habitudes.

« Allons, dit-elle en l'embrassant, je ne m'étais pas trompée sur le compte de Cyprien, c'est réellement un homme de grand sens, & je vois avec bonheur dans quel excellent esprit il a dirigé ton éducation.

— Ah! chère bonne maman, répondit la jeune fille, vous ne pourrez jamais penser trop de bien de lui, car je suis sûre qu'il n'y a pas au monde un plus honnête homme & un meilleur père. »

Comme elle achevait ces mots avec la vivacité un peu exaltée de sa nature méridionale, deux beaux petits garçons vinrent en courant se jeter dans les bras de leur grand'maman, tandis qu'un homme & une femme, jeunes encore, lui baisaient les mains avec tendresse.

« Je vous sais gré d'arriver de si bonne heure, leur dit madame Martelli; voici la fille de notre pauvre Rose; vous l'aimerez assurément, comme vous avez aimé sa mère. »

Madame Barrelier tendit les bras à sa mère & la pressa sur son cœur.

Tout le reste de la famille arriva presque en même temps; ce ne furent de toute part que tendres embrassements, exclamations entrecoupées & compliments de bienvenue.

Frédéric avait fait hommage à Madelon du gibier tué le matin, disant que c'était pour le lui offrir qu'il avait couru les collines; on décida qu'on ferait honneur à sa chasse en la servant au dîner, & les jeunes filles s'occupèrent aussitôt à plumer cailles & perdrix avec des éclats de rire, des chuchotements joyeux & des plaisanteries renvoyées vivement de l'une à l'autre, comme la balle par la raquette des joueurs.

À table, la gaieté fut plus grande encore; seulement, quand après le *Benédicite*, récit à haute voix par le plus jeune des enfants, madame Martelli exprima le regret de ne pas voir son gendre, le bon Cyprien Paraguet, assis à ce banquet de famille. Madelon, bien heureuse cependant de ce témoignage de sympathie, sentit tout à coup se réveiller ses inquiétudes, & Frédéric, qui s'était placé à côté d'elle, aperçut une larme briller, comme un diamant, entre ses cils longs & soyeux.

« Buvons à la santé de l'oncle Cyprien, » dit-il en remplissant le verre de sa cousine d'un excellent vin de Cassis (1).

Madelon le remercia d'un sourire &, la gaieté de ses parents la gagnant de nouveau, elle conquit tous les cœurs par son amabilité.

Vers le soir ce fut bien mieux encore, tous les bourgeois de la petite ville vinrent féliciter madame Martelli sur l'arrivée des Marseillais; peut-être entraient-ils un peu de curiosité dans cet empressement des Ollioulains, mais il y avait certainement aussi beaucoup d'amitié pour la vénérable aïeule, fort estimée & fort aimée dans ce pays où elle était née, où elle avait vécu sa longue vie, & dont elle ne s'était éloignée qu'une seule fois, quand elle alla visiter à Marseille sa fille mourante.

Frédéric, qui pensait à tout, voyant la réunion nombreuse, fit venir un *tambourinaire*, comme on appelle encore dans le pays ces musiciens qui jouent à la fois du fifre & du tambourin, dont les airs joyeux invitent à la danse, & un bal champêtre s'organisa aussitôt sur la terrasse du jar-

din. Les gigue & les rigodons se succédèrent d'abord sans interruption, puis la gaieté des jeunes gens, devenant communicative, gagna jusqu'aux grands parents, & hommes & femmes, se prenant par la main, s'élancèrent en cadence dans les allées bordées de bois.

« Avez-vous reçu des nouvelles de mon gendre? demanda à demi-voix madame Martelli à l'oncle Ambrosius, resté seul auprès d'elle.

— Hélas! non, répondit le vieillard avec un profond soupir, & je dois même vous avouer que je ne suis pas sans inquiétude sur son compte.

— D'après la triste confidence que vous m'avez faite ce matin, je suis loin aussi d'être tranquille. Que le Dieu tout-puissant veuille détourner de nous tous les malheurs qui nous menacent!

— Espérons-le, dit Ambrosius, dont la voix était devenue tremblante; gardons surtout ce secret que j'ai promis à mon neveu afin de laisser ces chers enfants jouir en paix d'un bonheur qui peut être si promptement troublé!

Sur ces entrefaites, la gracieuse farandole, le tambourin en tête, avait débouché sur la grande route de Saint-Nazaire, se grossissant sur son passage de tous les amis & connaissances que l'on rencontrait en chemin; &, de la terrasse où ils étaient assis, les deux vieillards pouvaient la voir s'allonger, se resserrer & se replier sur elle-même en ses joyeux ébats, comme une chaîne vivante aux anneaux fortement liés.

Cependant la nuit approchait, & le soleil, glissant à travers le feuillage des arbres, descendait au-dessous de l'horizon. Monsieur Martelli donna alors le signal de la retraite; le tambourinaire ramena la troupe folâtre au lieu d'où elle était partie, & ses airs champêtres retentirent longtemps encore dans les campagnes d'alentour.

III

Les jours suivants furent consacrés à de nouveaux plaisirs; puis, quelque temps après, Frédéric & sa tante formèrent le projet d'aller tous ensemble faire une promenade sur mer. On se procura des baudets en nombre suffisant; le vieux savant lui-même, quelles que fussent d'ailleurs ses inquiétudes secrètes, voulut être de la partie, dans l'espoir de fixer l'emplacement de ces fameuses ruines de Tauroentum, que les pêcheurs de la côte disent avoir aperçues très-souvent.

On se mit en route de bon matin. Le ciel était d'un bleu profond; mais de grands nuages d'un gris pourpre, s'élevant de la mer, découpaient sur ce fond d'azur leurs formes bizarres.

« Rouge du matin, la pluie est en chemin, c'est un vieux dicton du pays, dit le savant, tenant en main la bride de sa monture & regardant la voûte céleste avec une visible hésitation.

(1) Cassis, petite ville dont le territoire produit un vin blanc très-estimé en Provence.

— Le proverbe en aura menti pour cette fois, répondit Frédéric.

— Allons, je me risque sur votre parole, jeune homme, car vous devez connaître mieux que moi le climat de ces cantons. »

Pendant ce court dialogue, Madelon avait sauté légèrement sur le dos de son âne, & assise comme sur une chaise, tenant en main une courte bride, elle était partie la première, au grand galop, tandis que Marius & les petites Martelli, dont les baudets étaient moins fringants, s'efforçaient en vain de l'atteindre.

« Prenez garde, cousine, vous pourriez bien vous jeter à terre en allant de ce train, » lui cria Frédéric, tout en courant pour la rejoindre.

Mais la rieuse jeune fille, loin de se rendre à cet avis, faisait tous ses efforts pour exciter l'ardeur de son coursier aux longues oreilles, & elle accroissait de plus en plus la distance, assez longue déjà, qui la séparait de ses émules.

Enfin, l'âne fatigué s'arrêta court, refusant obstinément de triompher davantage, & ce fut seulement alors que Frédéric put rejoindre Madelon.

« Je viens vous gronder, lui dit-il, d'un ton fort doux, vous m'avez fait grand peur, je craignais à tout moment de vous voir tomber.

— Ah ! dit-elle, l'œil animé, le teint vermeil, toute palpitante encore de cette course à travers champs, c'était si bon d'être ainsi emportée dans la campagne !

— Alors nous ferons d'autres parties pour vous procurer le même plaisir, je serais si content de vous être agréable !

Un instant après, toute la cavalcade se trouvait réunie, les uns chantant à tue-tête, d'autres échangeant entre eux maints joyeux quolibets ; Ambrosius causant gravement avec monsieur Martelli.

« Voyez comme cette rade est belle, disait ce dernier, comme cette île des Embiez & celle des Rousceaux font bon effet dans le paysage. Mais il faut mettre pied à terre & confier notre monture au paysan qui nous accompagne, car j'aperçois nos étourdis se précipitant déjà dans la barque qui doit nous conduire à Saint-Cyr.

— Eh bien, monsieur, dit Frédéric au savant, ne fait-il pas le plus beau temps du monde ? La mer est si transparente qu'il faudrait jouer de malheur pour ne pas apercevoir aujourd'hui les ruines du Tauroentum. »

Excité par ce doux espoir, Ambrosius sauta dans le bateau, qui, poussé par de vigoureux rameurs, glissa rapidement sur la plaine liquide.

« Vous voilà bien sérieuse, cousine, dit Frédéric à Madelon, auriez-vous peur de la mer, par hasard, vous qui êtes si brave sur terre ?

— Non, dit-elle avec un gracieux sourire, mais je ne la vois jamais sans qu'elle agisse fortement sur mon esprit ; son immensité me saisit, pour ainsi dire, & j'y trouve une image de cet infini qui est une des perfections du Créateur ; soit qu'immobile & transparente elle reflète l'azur

des cieus & laisse apercevoir au fond de ses abîmes les mousses & les plantes qui les décorent, soit qu'agitée par la tempête elle roule ses franges d'argent sur ses eaux devenues verdâtres & brise avec fracas sur les rochers ses vagues écumantes, toujours elle excite en moi des sensations singulières, qui me font pleurer quelquefois, mais qui me charment néanmoins.

— Vous parlez comme un livre, & cependant j'aime à vous entendre, quoique je ne sois pas fort pour la lecture & que je préfère une partie de chasse ou une promenade sur la montagne à tous les discours des beaux esprits ; mais ce que vous venez de dire était doux comme un chant mélodieux ; où avez-vous donc appris à vous exprimer de la sorte, cousine ?

— J'ai dit ce que je sens & non ce que j'ai appris, » répondit-elle.

On arriva bientôt, presque en côtoyant les rives, jusque dans le golfe de Lacques, formé d'une part par le *Bec de l'Aigle*, de l'autre par le cap des Baumèles.

« Ma nièce, mon neveu, dit tout à coup le vieux savant d'une voix émue, ne vous semble-t-il pas voir au fond comme les ruines d'un vaste édifice ? Non, non, je ne me trompe point, ajouta-t-il avec transport, j'aperçois des rues, des places, des monuments ; ce sont bien là les ruines de Tauroentum, cette ville superbe, bâtie par ces mêmes Phocéens qui, 599 ans avant Jésus-Christ, jetèrent les fondements de Marseille. »

Tous les voyageurs s'étaient penchés vers la mer pour apercevoir les ruines de Tauroentum, mais elles furent loin de produire sur leur esprit une aussi vive impression.

« Je vois plusieurs pans de murs, percés de trous ressemblant à des portes ou à des fenêtres, dit François, & de plus un tronçon de colonne.

— Une colonnel vous voyez une colonne, jeune homme ? dit Ambrosius avec une exaltation croissante ; & où la voyez-vous, s'il vous plaît ? »

François tira une *dardenne* (1) de sa bourse & la jetant à la mer :

« C'est là, dit-il, & nous l'atteindrons en deux coups de rames.

— Vous ne vous êtes pas trompé, jeune homme ; c'est une colonne torse avec son chapiteau presque intact, une colonne en marbre blanc veiné de rose & de gris.

— Moi, je ne vois qu'une grosse pierre comme on en trouve partout, dit Marius avec une brusque franchise ; je n'ai pas vu non plus ces beaux édifices dont vous parlez, & si c'est là une ville, elle devait être bien laide.

— Que dites-vous, petit drôle ? s'écria le savant courroucé ; Tauroentum était une cité magnifique, entourée de fortes murailles & embellie d'une infinité de monuments remarquables.

(1) Petite pièce de monnaie.

— Et pourquoi, mon oncle, notre chère Tauroentum est-elle tombée au pied de la mer? demanda Marius.

— On ne peut expliquer ce phénomène que par quelque violente secousse occasionnée par un volcan éteint, dont on trouve des vestiges sur toute la bande granitique du littoral. Plus tard, les Maures africains achevèrent l'œuvre de destruction du tremblement de terre, & les sables de la mer, poussés par le mistral, recouvrirent peu à peu ces ruines immenses. Les hauteurs, jadis ornées de palais somptueux, n'offrent plus maintenant à l'œil attristé que des rochers tapissés de lichens ou ombragés d'arbres chétifs. Les chèvres seules visitent encore les abruptes sentiers, & l'oiseau de passage ne s'y repose qu'un instant avant de prendre son essor pour traverser la mer & chercher au loin un ciel plus doux & des feuillages plus touffus. C'est ainsi que s'est effacée du sol, sans presque y laisser de traces, cette ville orgueilleuse & peut-être coupable; c'est ainsi que pourront s'écrouler les cités les plus superbes, lorsque la main de Dieu cessera de les soutenir.

Tous avaient écouté en silence; puis, les rameurs approchant le bateau de la rive & les jeunes gens donnant la main aux dames, on débarqua sans accident près du village de Saint-Cyr, qui n'était guère à cette époque qu'un hameau de la paroisse de la Cadière.

Quelques hommes, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, retiraient de la mer leurs filets chargés de poissons aux écailles dorées que l'on voyait frétiler sur le sable.

« Nous allons manger, si je ne me trompe, une fameuse bouille-abaisse, » dit le père Martelli en entrant en marché avec les pêcheurs.

Cette prosaïque espérance fit descendre Ambrosius des hauteurs poétiques où il s'était complu, &

il désigna lui-même les poissons les meilleurs pour l'appât culinaire qui leur était destiné.

Madame Barralier, aidée de François & de Joséphine, se mit aussitôt à l'ouvrage, tandis que Madelon, accompagnée de Frédéric & des deux plus jeunes sœurs, parcourait la rive dans l'espoir d'y faire quelque trouvaille digne d'augmenter les collections d'Ambrosius. Leur recherche fut couronnée de succès; Frédéric découvrit entre deux blocs de pierre, & presque entièrement caché dans le sable, un vase en poterie, à peine ébréché. Il était d'une couleur sanguine, couvert de figures d'animaux & d'autres ornements d'une délicatesse exquise. Madelon ramassa à peu de distance un pied de statue finement modelé, & monsieur Barralier trouva à lui seul trois médailles romaines.

Tout fiers de leur butin, ils allèrent triomphants en faire hommage au bon vieillard.

— Merci, mes amis, leur dit-il avec transport, en examinant dans tous les sens ces précieuses antiquités, ce sont là de riches épaves.

— A table maintenant, dit madame Barralier, qui avait recouvert un grand bloc de rocher d'une nappe fort blanche sur laquelle furent étalées les provisions apportées dans la barque.

Ils s'assirent tous sur le sable & firent un excellent repas, égayé de chants & de rires.

— Voilà une bonne journée, dit Ambrosius, & c'est beaucoup de joie en un jour, je crains que le sort ne continue pas longtemps à nous être aussi favorable.

— Jouissons du présent sans nous mettre en peine de l'avenir, dit madame Barralier.

— Et embarquons-nous au plus vite ajouta son mari, car je crains que la pluie ne nous suprenne.

CONTESSÉ DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)



MARGUERITE AU CHATEAU

I

UN soir de mai, le docteur Norman revenait en son logis après avoir passé tout le jour à visiter ses malades. Il montait un petit cheval gris souris, à longues oreilles qui trottaient dru & menu du côté de l'écurie. Les villageois qui travaillaient aux champs reconnaissaient de loin le pas vif & léger du bidet, & s'approchaient de la route pour saluer M. le docteur dont ils étaient les obligés, plus ou moins. Monsieur Norman, qui savait leurs noms à tous, répondait avec affabilité & poursuivait gaiement son chemin sous les arbres fleuris. Ce médecin de campagne n'était ni un jeune homme ni un vieillard; ses cheveux commençaient à blanchir, mais sa taille demeurait haute & droite; il avait une physionomie spirituelle, & ses yeux, miroir d'une belle âme, exprimaient une joie contenue & une douce quiétude. De temps à autre il se levait sur ses étriers & regardait attentivement un certain point de l'horizon. Quand il eut prolongé cet examen pendant près d'un quart d'heure, il ôta son chapeau & l'agita comme s'il eût voulu faire un signal. Aussitôt deux jeunes filles, qui se tenaient debout sur un tertre, jetèrent un petit cri joyeux & coururent à la rencontre du cavalier. Celui-ci, pour la première fois de la journée peut-être, se servit de ses éperons, & le cheval, qui n'avait pas besoin d'être aiguillonné, prit le galop de telle manière qu'au bout d'une ou deux minutes, le docteur se trouva en présence des jeunes personnes.

Elles étaient sœurs évidemment, elles se ressemblaient beaucoup, & il ne devait pas y avoir entre elles une grande différence d'âge. Si l'aînée avait vingt ans, la plus jeune était bien près d'atteindre sa dix-neuvième année. Elles étaient blondes toutes deux, toutes deux gracieuses & jolies.

Monsieur Norman mit pied à terre & leur tendit les bras.

« Ah! mes anges, vous voilà enfin! s'écria-t-il.

— Nous avons cru que vous n'arriveriez jamais, cher père, répartit l'aînée de ces demoiselles en lui présentant ses joues fraîches & roses.

— Mais, répondit-il d'une voix grave, j'ai fait grande diligence, & je ne pouvais rentrer plus tôt sans mettre de côté quelques-uns de mes pauvres malades.

— Oh! dit la jeune fille, à Dieu ne plaise que vous les négligiez, ces malheureux, pour nous épargner un instant de souci! comment vont-ils tous?

« Assez bien, ma chère Marguerite, plusieurs sont entrés en convalescence, & la pauvre femme à laquelle vous avez envoyé, ta sœur & toi, une petite caisse de linge, se trouve enfin hors de danger.

— Voilà une excellente nouvelle, cher père, dit la plus jeune des deux sœurs, vous savez combien nous nous intéressons à elle.

— Ma bonne petite Denise, est-il un seul être souffrant & malheureux auquel tu ne t'intéresses pas? s'écria monsieur Norman avec émotion.

Il prit dans les siennes la main de sa plus jeune fille, offrit son bras à l'aînée, & tous trois se mirent à marcher dans le chemin solitaire, tandis que le bidet allait devant, au petit pas & la bride sur le cou.

L'heureuse famille parcourut ainsi près de deux kilomètres. La route unie traversait des prairies en fleurs, le vent du soir faisait onduler les hautes herbes, détachait les chatons dorés des saules, & balançait lentement les rameaux blancs & roses des arbres fruitiers. Lorsque les bruits confus qui s'élèvent dans la campagne par les belles soirées de printemps s'apaisaient pendant quelques minutes, on pouvait entendre la voix lointaine des rossignols perdus dans les taillis d'une petite forêt qu'un ruisseau séparait des prairies. Au-dessus du bois, s'élevait un château de fort belle apparence, sur lequel le soleil couchant jetait comme un voile pourpré.

« Vois, ma sœur, quel brillant tableau, dit mademoiselle Denise en étendant le bras dans la direction de la forêt. »

Marguerite tourna les yeux de ce côté & fit un geste d'étonnement.

« Ah! dit-elle, presque toutes les croisées du château de Serrière sont ouvertes, & de longues spirales de fumée flottent sur le toit. Les maîtres de cette somptueuse demeure seraient-ils arrivés enfin?

— Oui, répondit le docteur, madame Gerbier & ses enfants sont installés depuis lundi dans leur nouvelle propriété, & une société brillante est venue avec eux pendre la crémaillère ce matin ; en traversant le village de Serrière, j'ai rencontré tout ce beau monde.

— La nouvelle châtelaine s'appelle madame Gerbier, sans titre ni particule? demanda Marguerite étonnée; il me semble qu'on devrait porter un nom plus sonore quand on possède un semblable domaine. »

Monsieur Norman sourit.

« On prétend, dit-il, que c'est aussi l'opinion de madame Gerbier, & qu'il ne faudrait pas la prier longtemps pour la décider à ajouter le nom de Serrière à celui que son mari lui a laissé; mais ce sont les mauvaises langues qui parlent de la sorte; &, du reste, si madame Gerbier a quelques petits travers, elle les rachète par une foule de bonnes qualités. C'est une personne distinguée sous tous les rapports & une maîtresse femme; depuis qu'elle a perdu son mari, elle gère elle-même sa fortune avec beaucoup d'habileté. Elle a fait donner aussi une excellente éducation à son fils & à sa fille.

— De jeunes enfants, sans doute, interrompit Marguerite.

— Point du tout. Mademoiselle Cécile, qui est la cadette, est à peu près de votre âge, mes chères mignonnes, & son frère compte cinq ou six ans de plus qu'elle.

Ici, la route faisait un coude, & soudain, derrière des massifs de lilas blancs, fleuris & embaumés, se montra une jolie petite habitation, bien exposée au midi & située à cent mètres, environ, d'un village appelé Lagny, qui n'était, à vrai dire, qu'un assez pauvre hameau.

« Mes oiseaux envolés, il faut rentrer dans la cage, dit le docteur en se frottant joyeusement les mains, voilà le cher logis.

— Comme il a bonne mine, ce soir, dans sa parure de printemps! » s'écria Denise en jetant un regard ravi sur la maisonnette.

Une porte rustique, ornée de draperies de lierre, séparait la cour du chemin que suivaient les jeunes filles & le docteur. Ceux-ci n'étaient plus qu'à une faible distance de la petite porte, lorsqu'un bruit confus s'éleva derrière eux. Surpris, ils détournèrent la tête. Trois ou quatre dames, un jeune homme & deux vieillards, tous à cheval couraient gaiement sur la route blanche qu'ils occupaient dans toute sa largeur. Nos piétons durent se ranger pour faire place à ces inconnus, & les jeunes filles regardèrent avec étonnement cette brillante cavalcade.

« Mademoiselle Cécile Gerbier, dit tout bas le docteur en indiquant, par un regard furtif un belle personne aux yeux noirs, au teint blanc & rose, qui montait avec beaucoup d'aisance un superbe cheval bai. — Monsieur Armand, son frère, & monsieur Leinau, leur oncle, ajouta-t-il en désignant

un jeune homme à l'air doux & bon, & un personnage beaucoup plus âgé qui se tenait sur son quant à soi d'une façon risible.

— Et ces trois autres dames?... fit Denise aussi à voix basse.

— Je ne les connais point, lui répondit son père sur le même ton. »

Tandis que monsieur Norman & sa plus jeune fille échangeaient ces mots, Marguerite éprouvait pour la première fois de sa vie, une souffrance bien cruelle, celle que cause une blessure faite à l'amour-propre. Elle venait de surprendre un sourire moqueur sur les lèvres de ces dames & une expression railleuse sur le visage des cavaliers qui leur faisaient escorte. Ceux-ci paraissaient s'égayer aux dépens du pauvre bidet; celles-là riaient évidemment de la toilette provinciale des deux sœurs & de leurs vastes poches d'où s'échappaient les malencontreux bas de laine. Marguerite, qui les voyait, qui les devinait, pâlissait & rougissait coup sur coup, en cachant sous ses cils abaissés deux larmes de honte & de colère.

La joyeuse Denise n'avait rien remarqué, rien compris. Elle entra dans la cour, en continuant à causer avec son père, & en caressant le cher petit cheval du bout de ses doigts effilés.

Marguerite, peu soucieuse de montrer son trouble, passa devant eux comme une flèche, poussa brusquement le bidet, entra dans la maison, s'élança dans sa chambre, se déchaussa & jeta pélemêle dans un coin son ouvrage au tricot & ses bottines de cuir, plus solides & plus épaisses que mignonnes & élégantes.

— L'âne de ce brave homme! murmura-t-elle d'une voix altérée. Oui vraiment, je suis sûre qu'ils ont dit l'âne de ce brave homme. J'ai bien entendu peut-être. Aussi pourquoi mon père choisit-il justement un cheval qui a de longues oreilles? Et pourquoi ai-je choisi, moi, des bottines au milieu desquelles mes pieds se perdent? Ces moqueuses, ces impertinentes regardaient tour à tour ma chaussure & mon tricot & semblaient dire qu'il y avait entre eux une étroite corrélation. Voilà à quoi l'on s'expose en travaillant pour les pauvres, & en se faisant chausser par un cordonnier de village, lorsque l'on pourrait s'adresser ailleurs, sans diminuer beaucoup la somme destinée à être distribuée en aumônes.

« Que dis-tu, ma sœur? demanda Denise qui entraînait, tu parles d'aumônes, je crois? »

Marguerite repartit d'une voix aiguë :

— Je dis, ma bonne, qu'il est très-louable de faire l'aumône, mais il ne faut pourtant pas se priver du nécessaire.

— Ce n'est pas à nous, je pense, que s'adresse cette réflexion, répliqua doucement la jeune fille, nous ne nous privons pas du nécessaire en faveur des pauvres, nous le partageons avec eux. »

Marguerite hocha la tête.

« L'âne de ce brave homme, murmurait-elle en brisant sous son pied les aiguilles du tricot. »

II

Dans le hameau de Lagny & dans toute la vallée on appelait monsieur Norman le médecin des pauvres, titre aussi honorable que la profession est peu lucrative. A ce métier, le bon docteur, loin de s'enrichir, se ruinait tout doucement & sans y prendre garde. Donnant donnant, dit le proverbe; cette fois la sagesse des nations avait tort, monsieur Norman donnait & ne recevait pas. Quand il avait sauvé quelque malheureux, il achevait la cure en puisant dans sa bourse, car il savait bien qu'avant de prescrire un régime de convalescent, il fallait lui procurer les moyens de le suivre.

Pour les pauvres, il se privait du nécessaire, sa fille disait cela comme une chose toute simple. Élevée par cet homme de bien, elle avait les mêmes idées que lui.

Ici je m'aperçois que je n'ai point encore présenté à mes lectrices la tante Judith. A vrai dire elle n'était la tante de personne, jamais elle n'avait eu ni neveux ni nièces. Elle était la cousine de madame Norman, au quinzième ou au seizième degré. Elle avait protégé sa jeunesse, ne l'avait point quittée à l'époque de son mariage & l'avait soignée jusqu'à son dernier soupir. A présent, elle protégeait, elle aimait, elle soignait Denise & Marguerite, & celles-ci l'appelaient ma tante parce qu'il fallait bien lui donner un nom.

Aussi longtemps que Judith fut jeune, elle se chargea des plus rudes travaux du ménage, car il n'y eut jamais de servante chez le docteur. C'était un luxe qu'il ne pouvait se permettre, & à présent que la bonne tante Judith avançait en âge & n'avait plus sa vigueur d'autrefois, mesdemoiselles Norman remplissaient elles-mêmes les fonctions les plus humbles & les plus pénibles.

Les deux aimables sœurs étaient dignes de leur père. Elles lui ressemblaient & marchaient sur ses traces; on les voyait courir au chevet des malades, travailler pour les vieillards indigents, soigner & instruire les enfants pauvres. Pour eux, elles se privaient d'une foule de petits objets de toilette. Aussi, leur éloge était dans toutes les bouches & leur nom dans tous les cœurs. On commençait à dire qu'elles ressemblaient bien plus à des anges qu'à de simples créatures mortelles, lorsqu'un petit événement montra combien ces louanges étaient exagérées & prouva que la moindre circonstance peut devenir une pierre d'achoppement pour les faibles & les présomptueux.

Cette pierre d'achoppement se présenta sous la forme d'une invitation à un bal, & elle arriva dans la tranquille maisonnette, comme l'avalanche descend des montagnes, sans être prévue ni attendue.

C'était quelques jours après cette belle soirée de mai durant laquelle les jeunes filles avaient aperçu, pour la première fois, les nouveaux habitants du château de Serrière. Il pleuvait & personne n'avait quitté le logis. Le docteur & ses enfants travaillaient dans leur petit salon, lorsque Judith entra & dit qu'un valet en livrée venait de lui remettre une lettre pour monsieur.

Le docteur ne connaissait guère de valets en livrée à ses malades, il brisa donc l'enveloppe avec un peu d'étonnement.

« Mais ce n'est point une lettre! s'écria Marguerite.

— Non, dit-il, c'est une invitation de madame Gerbier; elle nous prie d'aller passer au château la soirée de jeudi prochain, & elle nous avertit gracieusement qu'on dansera. »

Un silence profond accueillit ces paroles, les deux jeunes sœurs avaient tressailli & rougi; elles étaient à la fois heureuses & inquiètes, & elles ne songeaient point à cacher leur émotion.

« Pour que madame Gerbier pense à vous, mes enfants, il faut qu'il y ait à Serrière une grande disette de danseuses, leur dit monsieur Norman sur le ton de la plaisanterie. »

Marguerite baissa les yeux & Denise s'écria :

« Que ce doit être joli un bal !

— Hum, pas trop, fit le docteur, qui prévoyait ce qui allait suivre.

— Oh! papa... reprit la jeune fille d'un air étonné & suppliant.

— Mais, répliqua Marguerite, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir là-dessus.

— Comment cela? lui demanda son père.

— Eh! dit-elle, je ne présume pas que nous répondrons à l'aimable invitation de madame Gerbier par un refus que rien ne motiverait. »

Le docteur se mit à rire.

« Parles-tu sérieusement? dit-il.

— Mais sans doute, cher père.

— Jamais nous n'avons eu moins envie de plaisanter, ajouta Denise. »

Monsieur Norman hocha la tête.

« Mes enfants, dit-il, pour aller à ce bal, il faudrait faire certaines dépenses que nous ne pouvons nous permettre, en ce moment surtout. Une autre fois, l'été prochain, par exemple, je vous conduirai au château de Serrière; mais vous n'ignorez point que cette année nous sommes forcés de vivre d'économie. L'hiver a été mauvais, nous nous sommes endettés.

— Parce que nous avons payé des mémoires fabuleux au boulanger & au marchand de bois, murmura Marguerite. »

Denise tressaillit.

« Oh! ma sœur, dit-elle, ne le regrette pas, c'était pour les pauvres.

— Pour les pauvres soit, répliqua la jeune fille, il n'en est pas moins vrai qu'à cause d'eux nous nous privons de tout plaisir.

— Je voudrais de grand cœur vous procurer

celui-ci, dit le bon père, mais je n'en vois pas la possibilité. Deux toilettes de bal, ce serait une dépense exorbitante. S'il n'en fallait qu'une... peut-être... Il est vrai, ajouta-t-il, avec hésitation que Denise est bien jeune encore pour faire son entrée dans le monde.

— Oh! non, non, je n'irai pas sans ma sœur, interrompit Marguerite.

— N'en parlons donc plus, » lui dit le docteur.

III

Mesdemoiselles Norman n'avaient point d'amies de leur âge, elles n'étaient en relations suivies qu'avec une seule personne, une dame fort respectable, veuve, sans enfants & assez riche pour être à même de faire beaucoup de bien. On l'appelait madame Lanoix. Elle habitait, à l'autre extrémité du village, une très-ancienne maison qui ressemblait tout à fait à une ferme, quoiqu'on lui donnât le nom pompeux de château. Ce château de Lagny avait été jadis la demeure des tenanciers des marquis de Serrière; c'est assez dire qu'il n'avait rien de somptueux.

Madame Lanoix s'était liée avec les filles du docteur à l'occasion d'œuvres de bienfaisance qu'elles accomplissaient en commun, & monsieur Norman avait vu avec plaisir les rapports qui s'établissaient entre ses enfants & une personne aussi estimable. Le lendemain du jour où le message de madame Gerbier causa une si vive surprise aux paisibles habitants de la jolie maisonnette, Denise alla faire une promenade avec madame Lanoix. Marguerite, retenue au logis par les soins du ménage, n'accompagna point sa sœur. Celle-ci, dont l'amour-propre était flatté, ne manqua pas de parler à sa vieille amie de l'invitation de la châtelaine de Serrière.

« Sans doute madame Gerbier vous a fait une visite? demanda madame Lanoix.

— Non, pas jusqu'à présent, balbutia Denise.

— En ce cas, reprit la vieille dame, aucun motif de convenance ne peut vous engager à aller chez elle.

— Aussi mon père a décidé que nous n'irions pas, dit la jeune fille en soupirant.

— Il a eu parfaitement raison, répliqua madame Lanoix du ton le plus calme.

— Je croyais que toutes les jeunes personnes allaient au bal, fit Denise avec une légère impatience.

— Oui, presque toutes; mais en général elles ont assez de bon sens pour rester dans leur sphère & pour ne point chercher ces plaisirs hors de leur société.

— Je ne pense pas que madame Gerbier déroge-

rait en nous admettant dans la sienne, reprit Denise piquée.

— Non certes, & ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je vous fais simplement observer, ma chère mignonne, que nous ne gagnerons jamais rien à fréquenter des gens qui n'ont point nos goûts, nos habitudes, notre manière de vivre.

Une jeune personne ne sera pas complètement heureuse au bal s'il doit en résulter quelque privation pour elle & pour les siens; elle y éprouvera de véritables regrets, si elle est obligée d'acheter cette distraction par une épargne sordide. »

Denise embrassa sa vieille amie, la remercia de ses conseils & revint chez elle plus calme & plus courageuse. Marguerite, qui l'attendait auprès de la petite porte verte, la conduisit sous l'ombrage du vieux marronnier & lui dit gaîment :

« Ma sœur, voici une bonne nouvelle : je viens de causer avec papa; il est très-vrai qu'il ne peut pas faire la dépense qu'exigeraient nos toilettes de bal, mais il ne refusera pas de nous conduire chez madame Gerbier, si nous achetons nous-mêmes nos parures.

— Où prendrons-nous de l'argent? demanda Denise.

— Ici, répliqua Marguerite en sortant de sa poche une bourse assez bien remplie.

— Que dis-tu? s'écria Denise. Cet argent que nous avons gagné en travaillant pour un magasin de lingerie, ne nous appartient pas, si je puis m'exprimer ainsi.

— Tu plaisantes? fit Marguerite en relevant la tête.

— Non pas. Il a été convenu entre nous, tu le sais bien, qu'avec cette somme nous achèterions des vêtements aux pauvres petits enfants qui doivent faire leur première communion à la fin de ce mois. »

Marguerite rougit beaucoup & cacha ses joues empourprées sur l'épaule de sa sœur en murmurant :

« Nécessité n'a pas de loi & charité bien ordonnée... »

— De grâce, interrompit Denise, laisse ces proverbes, & ne parle pas ainsi de la charité, cette vertu divine qui, jusqu'à présent, a fait le bonheur de notre vie. »

Marguerite essuya une larme.

« Ainsi, dit-elle, tu refuses de dépenser cet argent? »

— Oui, s'écria Denise, je refuse de gaspiller l'argent, je refuse d'aller au bal, je serais désolée d'y paraître.

— Quoi, sérieusement, ma sœur?... Oh! du moment que ce ne serait pas pour toi une distraction, je comprends que tu ne viennes point chez madame Gerbier. Mais écoute, je ne suis pas aussi frivole que tu le crois peut-être & si je désire vivement d'aller à ce bal, c'est surtout à cause de notre père. »

Denise ne put s'empêcher de rire.

« Oui, répéta Marguerite, à cause de notre bon père. Je viens d'avoir avec lui une longue conversation, & j'ai vu qu'il serait heureux de passer quelques heures au milieu d'une société choisie. Pour un homme aussi distingué, il est triste de ne voir, de ne fréquenter que de grossiers paysans. Il n'est pas né à Lagny, lui; il n'a point passé sa première jeunesse dans cette solitude. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il est venu se fixer dans ce village; il avait habité Paris, il a connu le monde & ses plaisirs.

— J'ignore s'il les a connus, mais je suis sûre qu'il ne les a jamais regrettés, fit observer Denise.

— C'est possible. Cependant songe combien il serait avantageux pour lui d'aller quelquefois au château de Serrière. Certainement on doit rencontrer chez madame Gerbier tout ce que la vallée renferme de gens dits comme il faut. Ces personnes feraient connaissance avec papa, elles apprécieraient son mérite & le choisiraient pour médecin. Nous en retirerions honneur & profit. Les pauvres mêmes y trouveraient leur compte & cette dépense qui t'effraie tant serait en réalité de l'argent placé à gros intérêt. »

Denise, qui aimait tendrement sa sœur, n'eut pas le courage de la contredire.

« Eh bien ! va au château, lui dit-elle.

— Sans toi ? demanda Marguerite

— Oui, sans moi, car ma résolution est bien prise, je n'irai pas.

— Comme tu voudras, murmura Marguerite; si tu n'aimes point le bal, je ne prétends pas te contraindre. D'ailleurs, papa l'a dit, tu es bien jeune encore pour aller déjà dans le monde. — Et, ajouta-t-elle en rougissant de nouveau, tu me permets de puiser dans cette bourse ?

— La moitié de l'argent t'appartient, & le reste suffira, j'espère, pour vêtir nos petites protégées, répliqua simplement Denise. »

Sept jours après, le bidet, attelé à une voiture des plus rustiques, conduisait monsieur Norman & sa fille aînée au château de Serrière. Ce petit cheval aux longues oreilles avait failli troubler la joie de Marguerite, il lui déplaisait d'arriver chez madame Gerbier dans un semblable équipage; mais sa toilette était si fraîche, ses espérances si vives, si enivrantes, ses chimères si délicieuses que tout cela réuni l'empêcha de se mettre martel en tête à propos du bidet. Madame Lanoix vint passer la soirée avec Denise; elle eut le talent d'occuper, d'amuser, de distraire la courageuse jeune fille, & celle-ci n'éprouva pas le moindre regret.

Le lendemain, Marguerite, radieuse & ressentant plus de surexcitation que de fatigue, ne pouvait se taire sur ce qu'elle avait vu, entendu & fait dans ce bienheureux château.

« J'ai dansé le second quadrille avec monsieur Armand, disait-elle, & mademoiselle Cécile m'a fait asseoir à ses côtés & m'a comblée de prévenances.

— En revanche, monsieur Leinau nous a regardés du haut de sa tête, ajoutait malicieusement le docteur.

— Oh ! papa, qu'importent les grands airs de M. Leinau ? Il n'est pas le maître au logis, j'imagine & s'il nous a montré son orgueil de parvenu, sa sœur, madame Gerbier, nous a fait un accueil charmant. Ma chère Denise, tu ne saurais t'imaginer combien elle a été bonne, aimable, affectueuse. Il paraît qu'on lui a beaucoup parlé de nous & qu'on lui a raconté des choses...

— Quelles choses ? demanda naïvement Denise.

— Quoi ! tu ne comprends pas ? On lui a dit que papa nous a appris à aimer les pauvres, les malades, les êtres malheureux & opprimés, & avec une délicatesse extrême, elle a fait à cela de fines allusions.

— Combien tu devais souffrir ! s'écria Denise.

— Moi ! pourquoi donc ? J'étais confuse, je rougissais ; j'éprouvais une sensation toute nouvelle, mais certes elle n'avait rien de commun avec la souffrance. Au contraire, le murmure de louanges qui s'élevait autour de moi, me faisait battre le cœur délicieusement. Mais il faut croire que je paraissais bien intimidée, car la maîtresse du château me compara à une petite marguerite des champs qui se cache dans l'herbe. Je ne te dirai pas que j'ai été accablée d'invitations, c'était tout naturel ; mais sache que, pour compléter mon triomphe, quelques personnes m'ont regardée d'un œil d'envie.

— Pour compléter ton triomphe ! interrompit Denise. Oh ! ma sœur, que dis-tu ? »

Marguerite éclata de rire.

« Eh ! mon enfant, s'écria-t-elle, il ne faut pas prendre cet air consterné parce que trois ou quatre dames ont jugé à propos de se pincer les lèvres tandis que l'on me comblait de louanges. Ces frondeuses examinaient ma toilette & avaient grand désir de la trouver ridicule. Mais elles ne le pouvaient pas ; aussi je riais sous cape & je leur disais à part moi : vous ne me tournerez pas en dérision, ce soir, mon costume a été fait d'après les derniers patrons & les plus nouvelles gravures d'un journal de modes, il n'a rien de provincial ; quant à ma chaussure, elle peut, je crois, soutenir la comparaison avec la vôtre. Et, fièrement, je leur laissais voir ma patte blanche, car j'avais remarqué qu'aucune des danseuses n'avait un pied plus petit & un soulier plus mignon. Oh ! j'étais bien vengée !

— De quoi, ma sœur ? demanda ingénument Denise.

— Du bas de laine, » répliqua Marguerite en éclatant de rire.

Sa sœur étonnée la regarda.

« Le bal lui a tourné la tête, » dit le docteur.

Denise ne répliqua pas. Dans cette coquette & railleuse jeune fille elle ne reconnaissait plus sa chère Marguerite, si grave, si modeste, si sérieuse.

« Oui, mon enfant, reprit la belle mondaine

avec volubilité, ma pauvre petite robe de tulle a obtenu un succès complet. Mademoiselle Cécile m'a demandé si c'est par le télégraphe que les modes nouvelles arrivent à Lagny, & une dame, qui ne dansait pas, a dit au moment où je passais devant elle : Blanche & légère comme un fil de la Vierge. — Car j'étais si heureuse que mes pieds ne tenaient plus au parquet.

« Cette jeune personne, avec son costume vapoureux & diaphane, paraît danser au milieu d'un nuage. »

A cela monsieur Armand Gerbier a répondu d'une voix grave :

« Il est tout simple que les anges soient environnés de nuages. »

Oui, il a dit cela, & pourtant il ne se doutait guère que je l'entendais.

Denise regardait sa sœur d'un air stupéfait. Quoi ! la sage, l'humble Marguerite répétait sans rougir les louanges les plus hyperboliques qu'on lui avait adressées !

« Je ne te reconnais plus ! s'écria la pauvre petite fille.

— N'est-ce pas ? reprit la belle vaniteuse, n'est-ce pas qu'en une seule nuit j'ai beaucoup changé ? Je suis étonnée moi-même de me trouver un aplomb, une assurance que je n'avais point hier ; mes idées se sont développées, je pense, à une foule de choses qui auparavant ne m'occupaient pas. Ah ! le monde est un grand magicien.

— Il me fait peur, repartit Denise.

— Enfant, on voit bien que tu ne le connais point. Si tu avais voulu m'accompagner au château, tu parlerais tout différemment.

— Je ne crois pas, murmura la jeune fille en secouant sa tête blonde.

— Mais si, obstinée que tu es ! Ne comprends-tu donc pas que depuis hier au soir je vis comme dans un rêve enchanté ? »

Denise soupira, tandis que Marguerite fredonnait un motif de valse & se demandait si elle porterait des fleurs bleues ou des rubans roses dans ses cheveux, la première fois qu'elle irait au château.

IV

Madame Gerbier avait effectivement témoigné au docteur Norman la plus haute estime & à Marguerite la plus affectueuse bienveillance. Depuis qu'elle habitait Serrière, elle entendait parler avec éloge, je dirai même avec admiration, de cette famille si unie & qui donnait un si bel exemple de dévouement ; on lui avait vanté les qualités heureuses des deux jeunes filles, & il lui semblait que Cécile rencontrerait difficilement des amies plus charmantes & plus vertueuses. De son côté, mademoiselle Gerbier avait ressenti une sympathie

réelle pour la jolie Marguerite, & un vif désir d'entrer en relation avec Denise. Aussi, quelques jours après le bal, elle vint, accompagnée de son institutrice, faire une visite aux deux sœurs, qui la reçurent avec une légère émotion & un grand plaisir.

Cécile était une bonne jeune fille, simple & sans prétention, instruite & modeste, spirituelle & naïve. Elle tenait beaucoup de sa mère, gracieuse & indulgente personne, & fort peu de son oncle, dont la fierté n'était pas soutenable. La sauvage petite Denise ne put recevoir froidement les avances que lui faisait cette aimable enfant, & peu à peu elle se laissa apprivoiser.

Tout en causant avec un doux abandon, mademoiselle Gerbier établissait presque involontairement une comparaison entre les deux sœurs. Celles-ci se ressemblaient beaucoup, je l'ai dit ; néanmoins, en les étudiant de près, on découvrirait de l'une à l'autre des différences notables. Denise avait un charme discret & voilé, Marguerite une grâce plus piquante ; l'une attirait l'attention par son éclat & sa vivacité, l'autre plaisait par la douceur exquise de sa physionomie. Marguerite avait un esprit vif & brillant qu'elle montrait volontiers. Denise possédait une sensibilité remarquable, une délicatesse excessive de pensées & de sentiments, mais elle cachait avec soin ces dons intérieurs. Ce fut Denise surtout qui plut à mademoiselle Gerbier.

Elle pria les deux jeunes filles de lui faire le plaisir de passer au château la journée du lendemain. Une société assez nombreuse devait se réunir à Serrière, & madame Gerbier se proposait de procurer à ses hôtes des distractions variées.

Marguerite & Denise remercièrent avec effusion leur aimable visiteuse ; mais, n'osant prendre sur elles d'accepter son invitation, elles jetèrent un regard suppliant au bon docteur. Celui-ci ne pouvait répondre par un refus, il accepta donc ; mais dès que mademoiselle Gerbier eut quitté la maison, il dit à ses filles d'un ton grave & presque triste :

« Mes enfants, je suis aussi faible que vous. Nous nous engageons dans une voie dangereuse. Où tout cela nous conduira-t-il ? Vraiment, il me tarde que madame Gerbier n'habite plus Serrière.

— Ce sera bientôt, fit observer Marguerite avec un soupir. Mademoiselle Cécile m'a dit l'autre jour que toute sa famille retournera à Paris à la mi-octobre. »

Le docteur ne répondit point ; il brisa la bande d'un journal & se mit à lire. Les jeunes filles qui raccommodaient le linge du ménage lorsque Cécile était entrée, furent obligées de reprendre leur aiguille ; mais, pour la première fois, elles travaillaient sans goût & sans application. Elles étaient distraites, agitées, préoccupées ; elles songeaient à la toilette qu'il leur faudrait faire le lendemain, & elles se disaient que mademoiselle Gerbier les avait prises bien au dépourvu. Plusieurs objets,

presque indispensables, leur manquaient. Où & comment se les procurer? en avaient-elles le temps d'ailleurs?

Craignant que le docteur ne devinât le sujet de leurs préoccupations, elles gardaient un silence obstiné & se contentaient d'échanger entre elles des regards inquiets; mais elles frémissaient d'impatience & donnaient la torture à leur esprit, sans parvenir à résoudre la terrible question. Enfin monsieur Norman se leva & descendit au jardin; aussitôt ces demoiselles, laissant leurs raccommodages, coururent ouvrir les armoires & faire une revue de leurs modestes parures.

Après avoir hésité longtemps, elles donnèrent la préférence à des robes de mousseline à pois roses, qu'elles ne portaient que dans les grandes circonstances. Si l'étoffe n'était pas nouvelle, la façon avait une élégance séduisante. Les chapeaux, au contraire, n'étaient pas à la dernière mode, mais ceci ne pouvait inquiéter d'aussi habiles ouvrières. Lorsque leurs chiffons n'étaient pas entièrement défraîchis, elles savaient bien les mettre au goût du jour. Pour repasser les robes & garnir les chapeaux, quelques heures suffisaient; mais malheureusement ce n'était pas tout. Elles n'avaient que des ombrelles fanées, tachées, & des chaussures trop rustiques pour figurer avec les jolis costumes blancs & roses, si frais & si légers.

« Mieux vaut ne pas aller à Serrière que de s'exposer aux traits du ridicule, déclara Marguerite. Après le succès inespéré que j'ai obtenu jeudi soir, il me serait trop pénible de revenir cette fois avec ma courte honte.

— Que faire alors? » murmura Denise en lissant son ombrelle, comme si elle eût espéré de pouvoir lui rendre quelque fraîcheur.

Marguerite inclina la tête d'un air pensif.

« Ma sœur, j'ai une idée, s'écria-t-elle tout à coup. Le facteur de la poste, qui va chaque soir chercher les dépêches à la ville, ne partira pas avant la nuit tombée & sera de retour demain au lever du soleil.

— Sans doute, répliqua Denise, mais quel rapport?... »

— Un très-grand rapport. J'irai chez cet homme & je le chargerai d'acheter tous les chiffons dont nous avons besoin. Dieu merci, il y a encore de l'argent dans notre petite bourse.

— Non, Dieu merci! il n'y en a plus! s'écria Denise, heureuse de n'être point exposée à la tentation. Les vêtements des jeunes communiantes sont achetés & payés. »

Marguerite se mordit les lèvres.

« Eh bien! dit-elle, apprenons les robes & les chapeaux, &, pour le reste, confions-nous à la sagesse du proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

Elles se mirent à l'ouvrage, &, cette fois, avec un zèle exemplaire. Mais la tâche, fort longue, n'était pas terminée encore lorsque monsieur Norman rentra. Il trouva le logis dans un désordre com-

plet. Les jeunes filles s'étaient installées dans la salle à manger. Les tables & tous les meubles étaient encombrés de chiffons. Elles en avaient mis partout, étant si pressées! Les jupes bouffantes, les rubans, les résilles, les fers à repasser ne laissaient aucune place à la vaisselle. Un petit chapeau à longue plume noire coiffait une soupière antique, & un bouquet de fleurs artificielles était planté dans le goulot d'une bouteille.

Monsieur Norman ouvrit de grands yeux, on ne l'avait point habitué à de pareils spectacles.

« Eh bien, mes enfants, dit-il, nous allons dîner, je pense.

— Déjà? s'écria Denise.

— Mais l'heure est sonnée depuis longtemps, répliqua le bon père du ton le plus calme.

— En vérité? dit Marguerite. Nous sommes un peu en retard, » ajouta-t-elle avec inquiétude.

Les deux jeunes filles avaient complètement oublié qu'on dût dîner ce soir-là.

« Mais je suppose que la bonne tante Judith est occupée dans sa cuisine, » reprit monsieur Norman.

Ces demoiselles ne répondirent pas; elles savaient bien que Judith ne pouvait être dans sa cuisine puisqu'elles venaient de l'envoyer chez le mercier du village pour faire quelques achats.

« Hâtez-vous, mes anges, car j'ai grand appétit, dit le docteur, qui s'approcha d'une table & souleva, avec une certaine brusquerie, les jupes fraîchement repassées.

— Vous cherchez quelque chose, papa? lui demanda Marguerite en regardant sa robe d'un air inquiet.

— Oui, dit-il, je voudrais mon journal. Mais comment le retrouver au milieu de tout ce désordre? une chatte n'y retrouverait pas ses petits.

— Votre journal, cher père! Mais vous l'avez lu.

— Pas entièrement, ma fille.

— Oh! vraiment? Moi qui croyais... Ne vous fâchez point, papa, j'ai pris le journal pour tailler un patron.

Monsieur Norman réprima un geste d'impatience.

« Heureusement, dit-il, que nous n'irons pas à Serrière tous les jours. »

Marguerite s'élança dans la cuisine, alluma les réchauds & se mit en devoir d'appréter un repas quelconque.

« Ma tante Judith, nous sommes bien en retard aujourd'hui, dit-elle à la bonne femme qui rentrait.

— Point, répliqua celle-ci, je vais préparer un têt-fait.

Le têt-fait était le triomphe de Judith & aussi son secret. On ne saurait expliquer en quoi consistait cette préparation culinaire; comme Protée, elle changeait de forme selon les circonstances. Tantôt potage & tantôt entremets, elle arrivait toujours à point nommé, &, grâce à cette pré-

cieuse ressource, Judith n'était jamais prise au dépourvu.

Pendant que sa sœur & la vieille paysanne réparaient le temps perdu, Denise courait à la basse-cour & revenait avec une provision d'œufs frais. Au moment où elle passait auprès de la porte verte elle aperçut madame Lanoix qui rentrait au village. Elle salua gaiement la bonne vieille dame, qui s'arrêta & lui dit :

« J'ai fait une petite promenade dans la campagne & j'espérais vous rencontrer. Ne m'aviez-vous pas dit que vous iriez porter quelques provisions à cette famille si pauvre, qui habite la cabane en ruines, au pied de la colline ? »

Denise rougit.

« Nous avons oublié, dit-elle, ou plutôt le temps nous a manqué. Nous sommes surchargées d'occupations.

— Vraiment ? qu'est-il donc arrivé ? »

En quelques mots la jeune fille lui conta tout : la visite de Cécile, la partie projetée, la maison en désordre.

Madame Lanoix écouta d'un air sérieux & lui dit :

« Vous m'affligez, chère enfant, je vous croyais plus raisonnable. Vous m'aviez promis de résister à ces tentations séduisantes.

— Que voulez-vous dire, madame ? demanda Denise subitement alarmée. J'ai promis de ne point aller au bal, mais, cette fois, il ne s'agit que d'une simple visite.

— On ne doit pas s'abstenir seulement des plaisirs coûteux, lorsqu'on se trouve dans votre position, répliqua la vieille dame. De même qu'il y a des distinctions pour tous les âges, il y en a pour toutes les classes de la société, & celles qui conviennent à l'une ne conviennent pas toujours à l'autre. Quand on se trouve dans votre situation, ma chère mignonne, on doit ménager le temps aussi bien que l'argent. Si vous passez des jours entiers dans l'oisiveté, votre famille & les pauvres en souffriront.

— Une fois n'est pas coutume, balbutia Denise.

— Ah ! chère enfant, ne cherchez point à vous abuser ; vous savez bien que vingt, que quarante autres invitations vont succéder à celle-ci, & qu'ayant accepté aujourd'hui vous accepterez toujours. Lorsque vous vous serez lancée dans ce tourbillon, vous ne reviendrez point sur vos pas. Que gagnerez-vous à fréquenter des gens fort au-dessus de vous par le rang & la fortune ? des déceptions,

des mortifications, des railleries. Et, quand la famille Gerbier aura quitté Serrière, quand vous vous retrouverez dans la solitude, votre existence, si simple, si laborieuse, vos travaux, vos distractions ne vous plairont plus ; vous considérerez d'un œil de dédain les choses que vous aimez aujourd'hui ; vous regretterez amèrement ces fêtes bruyantes, ce monde brillant, ces plaisirs payés si chèrement ; &, pour comble de chagrin, l'aisance, l'ordre, le bien-être auront disparu de votre logis ; la plus affreuse misère se sera introduite chez vos pauvres, que, forcément, vous aurez négligés. Ceux qui vous bénissent à présent vous diront alors : Il valait mieux nous abandonner dès le principe à notre malheureux sort, que de nous tendre la main pour nous repousser ensuite. »

La jeune fille essuya quelques larmes & s'écria d'un ton résolu : « Je vous remercie, madame, & je suivrai vos conseils. »

Pendant le dîner, Denise déclara tout haut qu'elle avait changé de détermination & qu'elle n'irait pas le lendemain chez madame Gerbier.

« Quel singulier caprice ! s'écria Marguerite avec humeur.

— Ne la tourmente point ; elle a raison & je l'approuve, repartit monsieur Norman.

— Mais, papa, puisque nous avons promis à mademoiselle Cécile.

— Eh bien ! je te conduirai chez mademoiselle Cécile, cela suffira, je pense.

Le lendemain, Denise aida sa sœur à faire sa toilette. Elle vit avec surprise cette mondaine & coquette Marguerite ouvrir une armoire & exhiber une ceinture de taffetas rose de la nuance de sa robe, une ombrelle charmante & de petits souliers mignons, bien assortis à ce costume pimpant.

« Où donc as-tu découvert tout cela ? s'écria Denise.

— Mais tu le sais bien, repartit négligemment Marguerite, je suis allée hier au soir chez le facteur pour lui donner mes ordres.

— Tu avais de l'argent ? »

Marguerite éclata de rire.

« A t'entendre, on croirait, dit-elle, que les marchands de M... ne font crédit que de la main à la bourse aux filles du docteur Norman. »

MICHEL AUVRAY.

(La suite au prochain numéro.)



LA ROUTE

Ce qui fait que je rêve ici de longues heures,
Ce n'est pas le grand bois où mugissent les vents,
Ni les dômes lointains, fastueuses demeures,
Où sont couchés les morts, où passent les vivants.

C'est ce petit chemin qui sillonne la plaine,
Et grimpe la colline & se perd dans le bois ;
Un invincible attrait sans cesse m'y ramène ;
Où va-t-il ? à le suivre il ferait bon, je crois.

O ruban qui fascine, ô route que prolonge
Cet œil intérieur qui n'a pas d'horizon,
Vague et douce promesse où le rêve se plonge,
Sentiers, chemins perdus tapissés de gazon !

D'où vient donc que sur vous notre regard s'attache,
Et qu'aurons-nous au loin qui ne soit point ici ?
Où sont ces paradis que l'horizon nous cache ?
O chemins, qu'avons-nous à vous aimer ainsi ?

C'est que l'œil est avide & que l'âme est profonde ;
C'est que rien n'est si beau que ce qu'elle a rêvé.
C'est que l'homme ici-bas s'en va, cherchant un monde,
Et depuis six mille ans jamais ne l'a trouvé.

MARIE-JENNA.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

C E matin, ma bonne Jeanne, je pensais à toi & j'allais commencer à t'écrire, quand je reçus de mon amie, madame R..., le petit billet suivant :

« Il faut absolument, ma chère Florence, que vous trouviez moyen de me consacrer quelques instants aujourd'hui. On m'a prêté, pour jusqu'à demain, un livre précieux que je tiens à vous faire voir. Mille amitiés. »

Rien ne me retenait en ce moment au logis ; je mis mon chapeau, &, un peu intriguée de savoir

quel pouvait être ce précieux volume que voulait me montrer madame R... — on est femme ou on ne l'est pas ! — je me rendis en toute hâte chez elle.

— C'est sans doute, me disais-je en chemin, quelque ouvrage ancien, quelque édition, rare de nos jours, ou même un de ces manuscrits, curieusement enluminés par la patience d'un bénédictin. M. R... est très-amateur de ces sortes de choses, — un goût très-désastreux quand on n'a pas à son service la fortune qui permet d'y donner carrière ! — Ou bien, ce pourrait être encore un de ces

splendides volumes si magnifiquement illustrés par la typographie moderne... ou bien...

Tout en me creusant ainsi la tête, je marchais... Les courses ne sont pas bien longues dans notre petite ville! mais quand j'arrivai, chez madame R..., mon imagination ayant fait plus de chemin que mes jambes, je me trouvais transportée dans un pays si merveilleux, que je faillis tomber de mon haut en ne lui voyant entre les mains... qu'un livre de cuisine!

C'est-à-dire, non, pas un livre de cuisine, bien qu'il contienne un assez long chapitre sur cette branche utile du gouvernement domestique, mais une sorte de recueil, de manuel de recettes, de procédés sur tout ce qui concerne l'économie intérieure, l'office, la cave, le cellier, le potager, le jardin, l'hygiène de la famille; quelque chose de pratique, en un mot, à cent mille lieues des hauteurs artistiques, où ma folle tête m'avait menée. Un trésor aussi en résumé, le *Trésor des ménages* (1), dont j'eusse dû, mieux que personne, apprécier la valeur, moi qui suis sans cesse obligée, par mes modiques ressources, de viser à l'économie la plus stricte.

J'eus bientôt pris mon parti de ma déconvenue & ce fut tout en riant que je la racontai à madame R...

— Eh mais, me dit-elle, il n'est pas aussi artistique que vous semblez le supposer, mon livre! Il a même fourni à mon mari trois ou quatre procédés bien faciles qui l'ont plongé dans le ravissement : 1^o la manière de nettoyer les tableaux anciens & les dorures ternies; 2^o un moyen de restaurer les médailles antiques; 3^o un autre pour ôter les taches d'encre sur les estampes, gravures, etc.; 4^o la recette pour reproduire immédiatement ces mêmes estampes, gravures, portraits, etc.; enfin la façon de faire ressortir les écritures usées par le temps, secret bien utile à connaître pour les vieux papiers d'affaires & de famille.

— Tous ces procédés, en effet, sont précieux, ma chère amie, & je vous en demanderai même la copie pour mon père, qui s'intéresse fort, ainsi que M. R..., à toutes les choses de jadis. Mais moi, qui ne suis qu'une humble petite ménagère, j'eusse mieux aimé, je vous l'avoue, — une fois ma déception acceptée, — y trouver la solution d'une foule de problèmes d'intérieur que je ne puis parvenir à résoudre à moi toute seule.

— Lesquels, s'il vous plaît? je gage que mon livre vous aidera...

— D'abord, dis-je avec volubilité, je suis assez sotte pour ne pas savoir traduire les anciennes mesures & les anciens poids usités dans le ménage en mesures & en poids nouveaux, & cela m'embarrasse continuellement dans l'interprétation des

recettes que je veux exécuter. Ensuite, je n'ai pas encore trouvé de bon moyen pour enlever les taches d'huile que ma petite étourdie de bonne fait journellement sur mes planchers. J'ai des ciseaux d'acier complètement rouillés que je voudrais bien dérouiller. L'huile de mes lampes fume, & je me demande vainement comment parer à cet inconvénient; les verres cassent, & je ne puis découvrir un marchand qui en vende de solides. Les travaux de ménage gercent & abîment mes mains, à la blancheur desquelles j'ai la faiblesse de tenir beaucoup; & ne possédant pas les moyens d'acheter continuellement des pâtes, glycérines, cold-cream, etc., je me déssole de les voir rester rouges.

— Ma chère, ma chère, arrêtez-vous, je vous en prie, s'écria madame R..., qui feuilletait avec acharnement le *Trésor des ménages*, tandis que je parlais. Jamais je ne viendrai à bout de me rappeler tout ce que vous désirez savoir! Hum, le tableau des poids & mesures d'autrefois, comparé aux mesures de ménage nouvelles, d'abord. Voici justement notre affaire:

La *livre*, qui valait 16 onces, vaut aujourd'hui 1/2 kil. ou 500 grammes.

L'*once*, qui valait 8 gros, vaut maintenant environ 30 grammes.

Le *gros*, 3 scrupules ou 4 grammes.

Le *scrupule*, 24 grains ou 1 gramme 24 centigrammes.

Le *grain*, 5 centigrammes.

La *pinte* est à présent le *litre* & pèse 1 kilogramme.

La *chopine*, 1 demi-litre, pèse 500 grammes.

Le *demi-setier*, quart de litre, 250 grammes.

Le *verre*, 100 à 125 grammes.

La *cuillerée à bouche*, 15 grammes.

La *cuillerée à café*, 4 grammes.

La *goutte*, 5 centigrammes.

La *poignée* est ce qu'on peut tenir dans la main.

La *pincée*, ce qu'on peut prendre avec l'extrémité des trois premiers doigts.

— Impossible d'être plus explicite, m'écriai-je joyeuse. Voilà qui va désormais bien me simplifier la besogne!

— Maintenant, interrompit madame R..., au procédé pour enlever les taches d'huile: « Frottez fortement toute la place où l'huile est tombée avec un morceau de savon, puis prenez de la forte eau-de-vie & lavez-en bien toute la tache, en frottant avec une brosse, ensuite prenez de l'eau bouillante & lavez de nouveau les taches en frottant encore avec la brosse & en enlevant l'eau avec une éponge ou avec du vieux linge. Cette recette est inmanquable.

— Je l'essaierai en rentrant...

— Manière de dérouiller le fer ou l'acier: « Frottez-le avec un linge mouillé dans de l'huile de tarte, ou bien encore couvrez-le d'huile, frottez-le fortement sans l'essuyer, et laissez deux jours ainsi; alors prenez de la chaux vive réduite en

(1) *Le Trésor des Ménages*, par l'abbé Petitporison. Deuxième édition, chez Ch. Douniol, libraire éditeur, 29, rue de Tournon. Un fort volume, prix: 2 francs.

poudre fine & frottez-en l'objet jusqu'à ce que la rouille disparaisse. »

— Mais c'est le livre universel que votre livre !

— Chut ! écoutez & profitez encore de ceci : « Pour faire durer l'huile dans les lampes & lui ôter cette fumée épaisse, nuisible à la vue, à la poitrine & à la propreté des appartements, faites fondre dans un verre d'eau autant de sel qu'il en peut contenir & trempez-y vos mèches de lampe, que vous ferez bien sécher avant de vous en servir. On verse ensuite de cette eau salée & de l'huile à parties égales dans une bouteille qu'on agite bien pour les mêler ensemble & on en garnit les lampes avec les mèches préparées. C'est des huiles de lin, de navette ou de colza qu'il s'agit ici, mais on peut éprouver la recette avec d'autres huiles. »

— C'est bien facile, &...

— Silence, vous dis-je ! Voici le moyen d'empêcher les verres de ces mêmes lampes de casser : « Ce moyen fort simple & très-efficace consiste à envelopper les verres de papier & d'un peu de foin, & de les déposer dans un vase plein d'eau qu'on place sur un fourneau allumé, où on les laisse jusqu'à ce que l'eau, après avoir bouilli, soit tout à fait refroidie ; on retire alors les verres, suffisamment recuits pour l'usage, on les essuie & on les met en réserve. »

— Je n'ose plus dire un mot ! Pourtant je voudrais bien savoir...

— La recette pour vous blanchir économiquement les mains, n'est-ce pas, petite coquette ? acheva madame R. en souriant. La voici : « Faites cuire des pommes de terre, les plus blanches & les plus farineuses que vous pourrez trouver ; pelez-les, écrasez-les bien & délayez-les avec un peu de lait. La pâte d'amandes n'est pas meilleure. »

— Oh ! un million de fois merci, ma chère amie ! m'écriai-je en embrassant l'obligeante femme.

— Vous voyez, j'ai trouvé dans mon livre — & sans chercher beaucoup ! — la solution de tous vos embarras...

— Oui, oui, c'est une merveille, que ce livre. . mais il me manque encore les recettes artistiques pour mon père?...

— Je vous les copierai & vous les enverrai une autre fois, car aujourd'hui... j'entends mon mari qui rentre...

— Et je vous ai mise en retard pour son déjeuner ! Recevez-en toutes mes excuses, chère madame R. . . .

De mon côté, me voilà quelque peu en défaut aussi, & mon seigneur & maître va peut-être être forcé de m'attendre pour se mettre à table, ce qui n'est guère convenable, entre nous...

Merci donc encore & au revoir !...

Au revoir aussi, ma Jeanne aimée.

Ta dévouée,

FLORENCE.

MODES

Les toilettes d'été commençant à être un peu froides pour la saison, il est bon de s'occuper de costumes transitoires.

La toile de Vichy, de couleurs foncées, s'emploie beaucoup pour robes de jeunes filles. Il y en a d'extrêmement jolies à carreaux écossais, d'autres marron & blanc, gris & orange, etc.

Cette étoffe est excellente, se blanchit parfaitement, & a, de plus, l'avantage de coûter très-peu cher. Pour 1 fr. 50 on a une très-bonne toile de Vichy, large d'un mètre.

Voici deux costumes faits avec ce tissu & qui pourront te servir de modèle :

Le premier est à carreaux marron & blanc, avec filets jaunes. Au bas du jupon un grand volant en biais, haut de 40 centimètres & surmonté de trois bouillonnés à tête. — La seconde jupe est garnie d'une assez longue frange de laine assortie aux carreaux & d'un bouillonné d'étoffe.

Le corsage, ouvert devant, est à basques fendues derrière & orné comme la seconde jupe. — Manches collantes. — Gilet de cachemire blanc à petits boutons d'or. Ce gilet peut aussi être en piqué blanc ou en soie marron.

Le deuxième costume est à petits carreaux noir & blanc. — Toile de Vichy ou popeline de laine. .

Jupon avec un haut volant droit fil, plissé à plat & repris deux fois à la tête. Petite jupe assez étroite & très-bouffante derrière. Le devant doit être très-tendu, en formant plusieurs plis. Elle a tout autour un petit volant plissé à plat. — Petit paletot formant corsage, avec ceinture de cuir ou de velours noir.

Un grand col carré tombant au milieu du dos, garni, comme le tour du paletot & les manches, d'un petit volant plissé. — Boutons de nacre ou de velours noir. — Cravate de velours noir.

La ceinture de cuir & la cravate peuvent être remplacées par de larges rubans écossais.

Le cachemire & l'alpaga sont tout à fait de saison.

On voit de charmants costumes simples & comme il faut en alpaga uni, — marron par exemple, — ornés de larges galons de laine de même couleur.

Le mélange du cachemire & de la soie fait des costumes très-élégants. Ceux en cachemire noir ont toujours la vogue, car ils ont l'avantage de n'être pas salissants & de ne pas se faner comme ceux de couleur.

Tu pourrais fort bien faire teindre en noir ton costume gris de l'année dernière. Tu l'ornerais de ruchés de taffetas ou de satin & d'effilés.

Tu sais que les rubans de satin de couleur & les effilés se teignent parfaitement.

Les jupons de couleur, en cachemire ou en soie, se portent également sous les jupes noires.

Si tu en as le temps, tu feras bien de soutacher un costume de cachemire ou de faye noire pour cet hiver. Rien n'est plus distingué.

On fait aussi des broderies en soie de couleur.

Quelque fois onne brode que le paletot, qui peut se mettre sur n'importe quelle toilette.

Dans la saison où nous entrons il est nécessaire d'avoir quelque vêtement chaud. On fait des paletots ravissants en drap, en flanelle, etc. J'en ai remarqué plusieurs, entre autres un en drap rouge, garni d'astrakan & bordé de larges galons de laine noire & de grosses ganses rondes. — Larges boutons noirs.

Un autre en drap blanc, brodé au passé avec de la grosse soie blanche plate & brillante; broderie de genre oriental. Un effilé court & touffu dépassant le tour du vêtement & des manches, qui sont très-larges.

On en fait aussi en cachemire noir, avec soutaches & galons d'or, mélangés de ganses noires.

On porte toujours des petites casaques demi-ajustées, formes vestes de hussards; les blanches brodées de noir sont très-originales.

Pour mettre chez soi & user les vieilles jupes qui n'ont plus de corsage, je conseille de faire une chemisette russe ou un paletot avec ceinture dessus, en cachemire, flanelle ou petit drap blanc, sans autre garniture que deux rangées de boutons d'or ou de nacre blanc. — Col & revers en pareil.

Ce même modèle peut se copier en rouge ou en bleu.

Les petits paletots en dentelle noire doublés de foulard blanc ou de couleur sont aussi très-jolis chez soi.

Afin de pouvoir user ton corsage de soie noire, qui est très-ouvert, je te conseille de faire plusieurs gilets de différentes nuances. On en voit en soie blanche à bouquets Pompadour; c'est un peu rococo. Il faut que le gilet soit à grandes basques & avec petites poches.

Il suffit, pour faire ces gilets ou devants de corsage, d'acheter un large ruban.

Le drap imperméable est choisi de préférence pour costumes d'automne, lesquels sont généralement faits très-simplement. Le mac-farlane pareil est bien utile & très comme il faut.

Les nuances foncées sont toujours en faveur. Il y en a de changeantes très-jolies.

En fait d'étoffe changeante, le taffetas est ce qu'il y a de mieux & de plus habillé. — J'aime beaucoup ce costume :

Il est en taffetas changeant violet & noir.

La première jupe ornée de cinq biais de taffetas uni violet, non changeant. — Deuxième jupe très-bouffante avec deux biais seulement. — Cor-

sage à basques découpées avec un seul biais au bord. — Manches étroites, biais remontant jusqu'au coude. — Le corsage est ouvert jusqu'à la taille & retenu par des nœuds de taffetas uni.

Afin de rendre le costume un peu plus étoffé, on mettra pour sortir un fichu de guipure ou de dentelle noire, à larges pans nouant derrière. On pourra doubler ce fichu de soie de même nuance que la robe. — Petit chapeau empire en tulle noir, avec grandes traînes & guirlande de violettes. Si on préfère le chapeau rond, il sera en paille noire, orné de touffes de plumes violettes & de plumes noires.

Deuxième costume élégant, en faye ou en taffetas gris feutre. Le jupon est garni d'un haut volant plissé de 30 centimètres, ayant pour tête un autre plissé de 15 centimètres, traversé par le milieu d'un large biais de satin gris.

La seconde jupe n'a que le plissé de 15 centimètres coupé du même biais. — Le corsage à basques non fendues & assez longues, ornées de même.

Pour rendre cette toilette encore plus élégante on pourra mettre dessus ou sous les basques une large ceinture rose. — Cravate semblable. — Chapeau rond & un peu pointu, en feutre gris; orné de plumes grises ou de nœuds de faye. Pour rappeler la ceinture du costume on y ajoutera une plume ou une aigrette rose.

Si l'on veut un chapeau fermé, il sera en feutre également ou en paille grise. L'ornement en plumes ou en touffes de roses.

Ces chapeaux viennent de chez madame Laure, boulevard des Capucines, 1. Il est impossible de se figurer une réunion d'aussi jolis modèles.

Cette maison, si connue par l'élégance & le bon goût de ses modes, tient à honneur de soutenir sa réputation. Rien d'excentrique ni d'outré, tous ses chapeaux ont un cachet de distinction tout à fait particulier.

Le chapeau qui est le complément de la toilette doit être combiné de façon à s'harmoniser avec elle, & c'est là surtout que madame Laure excelle.

Elle sait faire des chapeaux pour tous les costumes & pour toutes les circonstances. On peut entièrement s'en rapporter à son bon goût.

Je t'engage, chère amie, à faire toi-même une visite aux salons du boulevard des Capucines, car il me serait difficile de faire un choix parmi toutes ces jolies nouveautés.

Les chapeaux d'aujourd'hui ne sont vraiment gracieux que sur la tête, & il faut les essayer soi-même pour en juger.

Il y a plusieurs genres & différents modèles. Le tout est de savoir choisir celui qui sied le mieux selon l'âge & la physionomie.

Ta mère & ses amies trouveront chez madame Laure de ravissantes coiffures en fleurs, en dentelle ou en ruban.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en faye avec trois volants ornés d'une broderie anglaise en gros cordonnet; la tunique, relevée sur le côté, est ornée du même volant. — Corsage à basque avec volant brodé plus bas; le même volant est posé à la manche. — Chapeau en tulle avec bandeau en velours orné d'une dentelle & de primevères en velours ponceau.

Deuxième toilette. — Robe en cachemire bordée d'un haut volant plissé, avec traverse en velours. — Manteau imperméable à capuchon formant pèlerine à volonté, & manche large ou étroite; la manche & la pèlerine sont garnies d'une ruche en lacet écossais, en laine. — Chapeau en velours avec large nœud à pans & touffes de plumes.

Troisième toilette. — Robe en drap garnie d'une bande en fourrure. — Sous-jupe avec haut volant froncé, fixé par une bande de fourrure. — Corsage à basque, avec manche plate, orné de même. — Chapeau en velours royal, traverse & brides en velours, touffe de plumes retenant une barbe en dentelle qui retombe sur le chignon; nœud en dentelle & velours posé en diadème.

Quatrième toilette. — Robe en satin ornée dans le bas d'un grand volant surmonté d'une haute garniture formée de deux bouillonnés séparés par trois velours, & de deux petits volants plissés : l'un montant, l'autre descendant. — Basquine ajustée, en velours, doublée de satin; la basquine est relevée de chaque côté & forme revers; la manche est ornée dans le bas d'un large revers en velours ou en satin; un large coquillé en dentelle garnit le milieu du dos; toute la basquine est garnie d'une haute dentelle. — Chapeau en velours avec bords de satin, touffe de roses & voilette en dentelle.

Cinquième toilette. — Costume écossais. — Jupe garnie dans le bas de trois biais surmontés d'un velours. — Mantelet à manches formant dans le dos le paletot fendu. — Manche large fendue; tout le vêtement est garni d'un effilé surmonté d'un velours. — Chapeau rond en velours garni d'un large ruban écossais & d'une plume.

DIXIÈME CAHIER

Carré filet guipure — Petite garniture — Entre-deux pour pantalon — Entre-deux pour jupon — Alphabet pour mouchoirs — Rosina — B. B. enlécés — Marie — Mouchoir dentelle renaissance — Cravate crochet & mignardise — Écusson avec R. C. — M. R. — Entre-deux manchette — L. G. — Berthe — B. T. — A. G. enlécés — Céline — M. N. — Housse imitation de guipure ancienne — Porte-clefs — Rosace, crochet & serpentine — Bande en couil rayé orange — Parure — Coussin en reps — Taie d'oreiller.

PLANCHE X

PREMIER COTÉ.

N° 2. Waterproof.

N° 4. Tunique basquine.

DEUXIÈME COTÉ.

N° 1. Corsage ouvert.

N° 3. Corsage à manche.

N° 5. Mantelet à basque.

PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL EN RELIEF (1)

1. GRANDE GARNITURE en crochet & mignardise, pour taie d'oreiller, voile de fauteuil, dessus de lit, rideau, etc.

Coton C. B. n° 80.

Cette garniture est composée de dents de trois grandeurs, mais qui se font exactement de même; nous ne donnerons donc l'explication que de la première, qui est la plus petite; il sera très-facile de faire les deux autres un peu plus grandes, lorsque la première sera faite. — Attachez le fil dans un picot de la mignardise & faites * 5 fois : (7 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans le 2^e picot en laissant un d'intervalle) — 2 fois : (3 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans le 2^e picot) — 5 fois : (3 mailles chaînettes — 1 maille passée dans la 4^e des 7 mailles chaînettes que vous avez faites de l'autre côté de la dent — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le 2^e picot) — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans un picot de l'autre côté de la ganse; il faut passer par-dessus la ganse & prendre le picot placé immédiatement après celui où vous avez pris la dernière demi-bride de l'autre côté. Tournez la mignardise de manière à réunir les deux dents par les picots — 9 fois : (1 maille-chaînette — 1 maille passée dans un picot de chacune des deux ganses) — redescendez sur ce rang en faisant 8 fois : (1 maille-chaînette — 1 maille passée dans le jour formé par la maille-chaînette que vous avez faite en montant) — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans le 1^{er} picot en passant de l'autre côté de la ganse — retournez au signe *.

2. DENTELLE imitant trois rangs de feston, en crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1^{er} rang. — Attachez le fil par 1 demi-bride dans un picot — * 4 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le 2^e picot en en laissant un d'intervalle — retournez au signe *.

2^e rang. — Retournez votre ouvrage. * — 7 demi-bridés prises dans chacun des jours formés par les 4 mailles-chaînettes du 1^{er} rang. — Retournez au signe *.

3^e rang. — Retournez votre ouvrage — 4 mailles-chaînettes — * 1 demi-bride dans la 4^e des 7 demi-bridés du rang précédent; il faut prendre les deux côtés de la maille ensemble, afin d'empêcher cette maille de tirer — 4 mailles-chaînettes — retournez au signe *. — Lorsque vous serez à la dernière dent vous ferez 2 mailles-chaînettes — 1 bride prise dans la maille qui forme le creux de la dent au rang précédent, pour faire seulement la moitié d'une dent.

4^e rang. — Retournez votre ouvrage — 1 maille-chaînette — 3 demi-bridés prises dans le premier jour — * 7 demi-bridés prises dans chacun des jours de 4 mailles-chaînettes — retournez au signe * — vous terminez en faisant la moitié d'une dent, c'est-à-dire 3 demi-bridés dans le dernier jour.

Le troisième feston se fait comme les deux autres; on peut en ajouter si l'on veut faire la dentelle plus haute.

(1) C'est par erreur que les numéros 1, 2 & 6, sont arrondis, ils doivent être droits comme les autres garnitures de la planche.

De l'autre côté de la mignardise vous faites le pied de la dentelle composée de 2 rangs.

1^{er} rang. — 2 mailles-chainettes — 1 maille passée dans chaque picot.

2^e rang. — * 1 bride dans la maille passée du rang précédent — retournez au signe * — 2 mailles-chainettes.

3, DENTELLE basse, crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1^{er} rang. — * 3 brides prises dans le même picot — 1 maille-chainette — retournez au signe * & laissez 1 picot d'intervalle entre chaque groupe de 3 brides.

2^e rang. — 1 maille passée dans la 1^{re} maille-chainette du rang précédent — * 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la maille-chainette qui sépare les 3 brides au rang précédent — retournez au signe *.

De l'autre côté de la mignardise, faites un rang pour former le pied de la dentelle — 1 maille passée dans chaque picot — 1 maille-chainette pour séparer chaque maille passée.

4, ROSACE en crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

Coupez un bout de mignardise de 24 picots, plus 2 pour faire une petite couture pour former un rond.

1^{er} rang. — Ce rang est le premier de l'intérieur du rond en mignardise — faites 12 fois : (1 demi-bride — 2 mailles-chainettes — laissez 1 picot d'intervalle entre chaque demi-bride).

2^e rang. — Faites 12 fois : (1 demi-bride prise dans 1 demi-bride du rang précédent).

3^e rang. — Faites ce rang de l'autre côté de la mignardise — 24 fois : (1 demi-bride — 2 mailles-chainettes).

4^e rang. — 72 mailles passées. — Coupez le fil.

5^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 1^{re} maille passée du rang précédent — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 1^{re} des 5 mailles-chainettes que vous avez faites au commencement du rang. — Ceci forme la barrette qui est répétée 12 fois — * 8 mailles-chainettes pour former une boucle & préparer le feston du rang suivant — 1 maille passée dans la dernière maille passée — 12 mailles-chainettes dont 7 font l'intervalle entre les barrettes — 1 maille passée dans la 6^e maille après celle où vous venez de fixer la barrette au rang précédent — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 5^e maille-chainette en remontant sur les 12 que vous venez de faire — retournez au signe * — terminez par 8 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la dernière maille passée — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée dans le haut de la 1^{re} barrette que vous avez faite au commencement du rang.

6^e rang. — 14 brides dans chacune des boucles de 8 mailles-chainettes du rang précédent — 1 maille passée dans la 4^e des 7 mailles-chainettes de l'intervalle des barrettes.

7^e rang. — Tout en demi-brides * — piquet le crochet dans la 3^e bride de la dent du rang précédent — faites 4 demi-brides, maille pour maille — 2 fois : (2 demi-brides dans la même bride) — 4 demi-brides, maille pour maille — retournez au signe *.

5, ENTRE-DEUX crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1^{er} rang. — Attachez le fil dans 1 picot de la mignardise par 1 demi-bride — * 4 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le 2^e picot après la dernière demi-bride — retournez au signe *.

2^e rang. — * 7 demi-brides dans le jour formé par les 4 mailles-chainettes — retournez au signe *.

3^e rang. — * 1 maille passée dans la 4^e des 7 demi-

brides du rang précédent — 3 mailles-chainettes — retournez au signe *.

Reprenez l'explication de ces 3 rangs pour compléter l'entre-deux de l'autre côté de la mignardise.

6, PETITE DENTELLE, crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1^{er} rang. — Attachez le fil dans 1 picot de la mignardise par 1 demi-bride — * 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le 2^e picot après la dernière demi-bride — retournez au signe *.

2^e rang. — * 1 maille passée — 1 demi-bride — 2 brides dans la même maille — 1 demi-bride — retournez au signe *.

Faites le pied de la dentelle par * 1 demi-bride dans un picot — 1 maille-chainette — retournez au signe *.

7, DENTELLE en crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

1^{er} rang. — * 1 demi-bride dans un picot de la mignardise — 1 maille-chainette — retournez au signe *.

2^e rang. — * 1 bride dans une demi-bride du rang précédent — 1 maille-chainette — retournez au signe *.

3^e rang. — 1 maille passée dans la 1^{re} bride du 2^e rang — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la bride suivante * — 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 2^e bride après la dernière maille passée — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 2^e bride après la dernière maille passée — retournez au signe *.

4^e rang. — * 10 brides dans le jour de 5 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la bride du 2^e rang, qui se trouve au-dessous de la 2^e des 3 mailles-chainettes du rang précédent, en enfermant cette petite chaîne dans la maille — retournez au signe *.

Le pied de la dentelle de l'autre côté de la mignardise se fait comme le 1^{er} rang de la dentelle.

8, ENTRE-DEUX, crochet & mignardise.

Coton C. B. n° 40.

On le fait avec 2 rangs de mignardise.

1^{er} rang. — Attachez le fil dans 1 picot de la mignardise par 1 maille passée — * 4 mailles-chainettes — 1 maille passée dans le 2^e picot après la dernière maille passée — retournez au signe * — coupez le fil en terminant ce rang.

2^e rang. — Attachez le fil par une maille passée dans 1 picot de la 2^e mignardise — * 1 maille-chainette — 2 brides prises dans la 2^e & la 3^e maille-chainette du rang précédent — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans le 2^e picot après la dernière maille passée — retournez au signe *.

Faites de chaque côté de l'entre-deux en dehors de la mignardise un rang de — 1 demi-bride dans chaque picot — 1 maille-chainette.

Les abonnées aux éditions vertes & orange recevront dans le mois les patrons suivants :

Planche violette

Corsage, première toilette, gravure 3771.

Jupe-tunique, première toilette, gravure 3773 (1^{er} octobre).

Mantelet à manche, deuxième toilette, gravure 3772.

Jupe-tunique, troisième toilette, gravure 3773 (1^{er} octobre).

Planche de Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper

Corsage, { première toilette, gravure 3772.
Tunique, {

MOSAÏQUE

Les mauvaises actions des hommes se burinent
sur l'airain : nous gravons leurs vertus sur le
sable.

SCHAKESPEARE.

La justice pour autrui est une charité pour
nous.

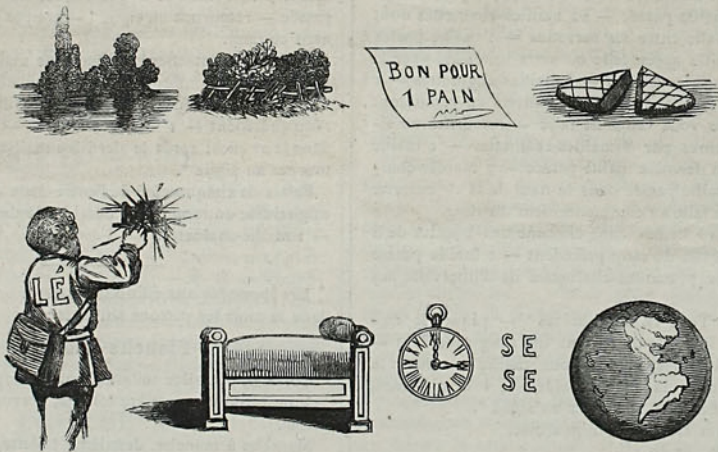
MONTESQUIEU.

On se permet souvent dans la conversation un
genre de familiarité qui n'est pas vice, mais qui
annoncerait une éducation vicieuse. Déshabitez-
vous de certaines dénonciations trop aisées ; don-
nez aux choses dont vous parlez une expression
noble et délicate, et sachez vous faire estimer par
cette pureté de langage qui est une émanation de
celle de l'âme.

*Lettre de M^{me} de Farcy (Julie de Châteaubriand)
à sa fille.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : *Le savoir à son prix.*

RÉBUS





E. D.

4

5

A. Carrasco

375.

mes.

ns la conversation un
st pas vice, mais qui
vicieuse. Déshabitez-
ions trop aisées; don-
parlez une expression
vous faire estimer par
est une émanation de

lie de Châteaubriand)

erix.



E. Renal 1

2

3

4

5

375

Ecillette de Ville.

Journal des Demoiselles

Pazio, Boulevard des Italiens.1.

Modes de la Maison Laure, Boulevard des Capucines.
Ayuntamiento de Madrid

I
sain
risi
pou
L
mei
d'en
bon
gne
rien
L
les
ter
J'in
cher
ce m
J'
étou
Ju
choi
sair